LES TROIS CLOUS ET L'ARBRE DE VIE



Étude d'une peinture de CLAUDE ANTOINE BEAU dit le « Père BEAU »

Premier Maître de Gustave Courbet

La Dixième Station du Chemin de Croix de Jésus-Christ

« JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS »

INTRODUCTION: UN NOMMÉ « PÈRE BEAU »

Charles Weiss, Journal, années 1823-1833, 12 janvier 1823 :

... Un jeune homme de Besançon, nommé Baud, plâtrier, qui était allé à Paris pour y exercer son état fait une chute qui le met dans l'impossibilité de travailler; il se rappelle qu'il a reçu des principes de dessin du P. Jourdain, l'ami de tous ses élèves, et parvient à rentrer dans l'atelier de Renaud (Regnault) qui lui trouve des dispositions et lui donne des soins. Il était parti plâtrier, il y revient peintre et pour se faire connaître propose au curé de la paroisse Saint-Martin dans les Chaprais d'exécuter un tableau pour une des chapelles de son église. Le tableau fait est placé et le curé lui en offre cent francs. En vain, le malheureux peintre se récrie sur l'iniquité du prix; ses déboursés s'élèvent à 125 francs; il reprend son tableau pour le mettre en loterie, seul moyen de le vendre; depuis un mois, il n'a placé que 25 billets et cependant toute la ville prend à lui un vif intérêt. Ah, M. Daclin où êtes-vous ?...

Charles Weiss, Journal, années 1823-1833, 1er juillet 1833 :

M. Baud (131) - ce nom figurera peut-être un jour dans l'histoire de l'art en Franche-Comté – peignait ou plutôt barbouillait des enseignes. Ses dispositions frappèrent M. Charpentier qui lui donna gratuitement des leçons et l'envoya ensuite à Paris étudier sous la direction des grands maîtres. Absent depuis quelques années, il est revenu voir ses parents rapportant quelques-uns de ses ouvrages. Ce sont des copies des chefs-d'œuvre de Girodet, de David et de Gérard. Devant s'en retourner sous peu de jours, il a voulu que ses concitoyens pussent juger de ses progrès et en conséquence, il vient d'annoncer une exposition de ses tableaux au bénéfice des pauvres. Un tronc, dit, l'affiche, sera placé l'entrée de la salle et chacun sera libre d'y déposer ce qu'il jugera convenable. Cette exposition a lieu dans la salle de l'école de dessin. Je doute que les pauvres en retirent un grand avantage, mais l'idée ne m'en paraît pas moins celle d'un honnête homme et d'un bon citoyen...

Note 131 : <u>Beau (Claude Antoine) plutôt que Baud</u> ; Brune (op. cit.) dit qu'il fut élève de l'École de Besançon et de Regnault et qu'en 1832, il fit une exposition de ses œuvres au profit des indigents ...¹

¹ Journal de Charles Weiss 1823-33, Établissement du texte, introduction et notes, Suzanne Lepin, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, Paris 1981.

Castagnary: Fragment d'un livre sur Courbet, Gallica Bnf²:

... Vers l'âge de douze ans, on le mit (Gustave Courbet) externe au Petit Séminaire d'Ornans. Max Buchon, qui y fut son condisciple, rassemblant ses souvenirs à mon intention, m'écrivait : « Nous nous trouvâmes dans la même classe, bègues tous deux, moi interne, lui externe, moi calme, tranquille et peu aventureux, lui, dégourdi et tapageur. J'eus des prix à la fin de l'année, lui n'y pensait guère ...

... Ce qui est plus caractéristique, c'est le fait suivant. Il y avait dans la chapelle du Séminaire un grand tableau de sainteté. Un jour, bien qu'il n'eut jamais vu peindre, il se fit fort de le copier d'emblée. IL prit une palette en porcelaine appartenant à une de ses sœurs, trouva des couleurs chez un peintre en bâtiment et se mit à l'œuvre.

Voilà une belle confiance qui promet. ...

(...)

... Sur ces entrefaites, le Petit Séminaire fut transféré aux Maisonnettes, dans le vallon de la Consolation, où il est encore, et à la place qu'il laissait vacante à Ornans, les abbés Oudot et Lemondey établirent un pensionnat, où Courbet resta élève externe.

Le pensionnat Oudot s'enrichit peu après (la fermeture du petit séminaire en 1833) d'un professeur de dessin. Ce professeur, qu'on appelait familièrement le père Beau, était un pauvre diable que la difficulté de vivre chassait de Besançon. Il avait été élève de Gros (6) et avait rapporté de Paris un certain nombre de copies exécutées par lui dans l'atelier de son maître. Il eut l'idée de les exposer. Cette exposition excita tellement une telle admiration, et le père Beau, par ses souvenirs d'artiste, charma si bien les visiteurs, que des élèves du pensionnat sollicitèrent ses leçons : Courbet était du nombre.

N'est-il pas curieux de rencontrer le grand nom de Gros sur la route du peintre Courbet, comme déjà il avait rencontré celle de Géricault et de Delacroix? Géricault avait pour Gros une admiration profonde. Il le regardait comme le plus grand maître de l'École française. Je ne suis pas éloigné de cette opinion ...

(...)

... Pour Courbet, c'est indirectement dans un petit village au fond de la province et sur le vu de copies subalternes, qu'il entrevit le génie lumineux de Gros. Il en garda toujours une vive admiration pour ce grand artiste que l'opinion publique n'a pas encore appris à placer à son rang ; et quand, plus tard, se remémorant ses propres efforts, il essaya de déterminer son rôle historique dans notre École, il dira qu'en peignant la réalité « il a continué les propensions de Gros et de Géricault ».

Courbet apprit donc de bonne heure les premiers éléments du dessin il se mit aussi à la peinture. Pour débuter, ces études ne furent pas poussées bien loin. L'élève n'en garda pas moins un bon souvenir de son vieux professeur et quand, plus tard, il commença à travailler sur des idées à lui, le père Beau fut un des premiers à qui il voulut que ses essais fussent communiqués ...

(...)

² Castagnary, « Fragments d'un livre sur Courbet, première partie », Gazette des Beaux-Arts, 53^e année, Paris, 1911.

Le dessin! Un de ses chagrins, au collège, avait été de ne pouvoir le continuer. Il y avait bien un cours de dessin fait par M. Flageoulot, professeur, mais on n'y faisait rien. Les bons modèles manquaient et le local ne se prêtait guère à l'étude. « On est là une centaine », écrivait Courbet, « dans un grand corridor, où l'on ne peut pas tenir son crayon tant on a froid. Ensuite, on crie, on cause, on, fait un tapage qui empêche de s'entendre. » Il aurait voulu aussi « continuer la peinture en cas qu'il allât quelque part où il aurait pu copier des fragments de tableau ». Il s'y remit sous la direction de M. Flageoulot, le professeur du collège.

C'est à cette époque que se place le début de Courbet, s'il est permis de donner le nom de début à une simple illustration de livre. Son camarade Max Buchon faisait imprimer à Besançon son premier volume de vers, il demanda à Courbet de lui dessiner quelques vignettes. Celui-ci fit quatre petites lithographies qui prirent place dans le volume (8). Il s'était plu beaucoup à ce travail nouveau pour lui. Il envoya plusieurs épreuves à ses parents « Vous en ferez part au père Beau », dit-il, « au grand-père, à l'oncle ; je vous en enverrai d'autres dans quelques jours. » La vérité, m'oblige à dire que cet essai était très faible. Les premiers dessins de Courbet ne valent guère mieux que les premiers vers de Buchon ; les uns et les autres sont sans accent personnel

(...)

... Il s'ensuivit qu'une fois sa rhétorique terminée, l'héritier des Courbet fut envoyé comme interne au collège royal de Besançon pour y terminer ses études (novembre 1837). On ne le séparait pas seulement de son grand-père et de sa grand-mère, on le privait de sa liberté!

Comme il était à prévoir, le jeune homme ne put supporter un régime où l'on « marchait toujours en rang depuis le matin jusqu'à la nuit », « où tout était réglementé comme à la caserne », « le lever, le coucher, la récréation, le travail ». Au bout de trois jours, il demanda à revoir Ornans et ses vieux ...

... Il tomba réellement malade. L'horrible « mouton froid qu'on servait tous les soirs » lui donnait des nausées ... Enfin, n'y tenant plus, il écrit à ses parents « Je vous préviens que voici huit jours que ma malle est faite en vous attendant. Mais, puisque vous n'êtes pas venus et que vous croyez toujours que c'est pour rire que je veux quitter le collège, je vous préviens qu'au jour de l'an je m'en irai avec tous mes effets. »

Le texte suivant de Castagnary est très important car il explique le pourquoi des idées « sociales » des professeurs du séminaire d'Ornans (et donc du jeune Courbet!) jusqu'à sa fermeture en 1833, par mesure de rétorsion, par le Cardinal conservateur de *Rohan-Chabot* et son vicaire général, le futur *Mgr. Gousset*: ces professeurs proches, par les idées, de *Lamennais*, avaient été influencés par les prêtres assermentés soutenus, dans le refus de reniement à leurs idées, par l'archevêque de Besançon, ancien constitutionnel, *Mgr. Le Coz* jusqu'en 1815: *le Chanoine Riduet*, mort en 1841, sans avoir renié son « serment constitutionnel », accompagné de sa gouvernante qui tint, durant les années impériales, un rôle essentiel à l'archevêché de Besançon, était le secrétaire particulier de *Mgr. Le Coz*, fondateur des « écoles secondaires ecclésiastiques », dont celle d'Ornans aux idées libérales avancées.

Un fait important encore : le neveu du *Chanoine Riduet*, chargé de la succession à la mort du prêtre, s'appelait ... *Courbet* ! Toutes ces personnes étaient donc des « amis » de la famille *Courbet* et notamment du « grand-père », républicain de 93 ! Le « Père Beau » a pu être lié à ce groupe d'amis « républicains » : « ... *Il envoya plusieurs épreuves à ses parents* « *Vous en ferez part au père Beau », dit-il,* « au grand-père, à l'oncle ; je vous en enverrai d'autres dans quelques jours ... »

... Le chanoine Riduet fut peut-être le dernier survivant (des prêtres assermentés), puisqu'il ne mourut qu'en 1841. J'ai sous les yeux la lettre que celui qui le soigna dans sa dernière maladie écrivit à M. Le Roux pour lui apprendre la fin de son vieil ami qui avait jusqu'au bout refusé de se rétracter.

Toutefois, le correspondant, M. Henry, n'ajoute pas qu'on lui refusa les sacrements ; il se tait là-dessus. En revanche, il note soigneusement que l'archevêque, Mgr. Mathieu, tout d'abord, avait décidé qu'on l'inhumerait « comme un simple particulier » ; mais le neveu du défunt, Courbet, menaça de faire conduire directement le corps au cimetière, s'il ne recevait pas les honneurs funèbres dus à sa qualité de chanoine titulaire. On en passa par là, car on fut effrayé à la pensée d'un enterrement civil. Seulement, le cercueil ne fut point porté par des ecclésiastiques, suivant l'usage, et il n'y eut que le clergé attaché à la métropole de présent à la cérémonie. Les autres prêtres de la ville avaient refusé d'y assister, pour protester contre l'obstination schismatique du défunt ... ³

.

On parvint à le calmer. Un nouveau trimestre commença. Une vieille amie de sa famille, Mlle Beffort, ancienne Ursuline d'Ornans, gouvernante de l'abbé Riduet, ex-prêtre assermenté du diocèse de Besançon, s'était déclarée en sa faveur. Les instances de la vieille dame, appuyée par le grand-père, eurent enfin plein succès. On décida que le collégien finirait le trimestre commencé et qu'après on le rendrait à la vie libre. Cette promesse lui rendit le courage. Il se remit à travailler et à suivre les cours « Pour mes classes, je travaille comme j'ai promis de le faire. Je me suis fait acheter de la chandelle et je veille comme la plupart des philosophes jusqu'à dix heures... Je suis toujours le cours de M. Lacaze, nous faisons de la géométrie. Maintenant, ce qui m'embarrasse, c'est le grec et l'histoire, car nous n'avons pas de professeur pour ces choses(7) ».

(7) Mlle Juliette Courbet possède les cahiers de Courbet philosophe. Ce sont des résumés, des analyses, d'après la formule ordinaire.

(...)

³ Correspondance de Mgr. Le Coz avec l'abbé Grégoire: Le Coz fut évêque constitutionnel et archevêque de Besançon; correspondance publiée pour la Société d'Histoire Contemporaine par le P. Roussel de l'Oratoire, tome II, chez Alphonse Picard et Fils, Paris et Imprimerie Jacquin à Besançon. https://archive.org/stream/correspondancede02leco/correspondancede02leco divu.txt

... M. Flageoulot, professeur de dessin au collège de Besançon, avait chez lui un atelier où il recevait ses élèves.

C'est là que Gustave Courbet commença sérieusement l'étude du pinceau. Ce Flageoulot, qui se disait élève de David et de Gros; était plein des Romains et des Grecs; à l'admiration de l'antiquité, il joignait celle de Raphaël, tout comme M. Ingres. Il avait fait une série de trente-sept tableaux sur les Amours de Psyché. « Mes compositions ne valent pas celles du divin Sanzio », disait-il, « mais j'en ai fait deux de plus que lui » ... (...)

... Quand il (Flageoulot) était content de ses élèves, il les élevait à la dignité de dieux. Il y avait le dieu de la couleur, le dieu du dessin, le dieu de l'harmonie, un Olympe complet. Courbet fut dieu de la couleur.

Le nouvel élève travaillait avec ardeur. Son goût pour la peinture se développait à mesure qu'il apprenait à peindre. Cet art l'étonnait et l'amusait. Tout en étudiant le modèle à l'atelier Flageoulot, il faisait du paysage d'après nature et s'exerçait à composer de petits tableaux. Les études qu'il a ainsi accumulées dans ces années de jeunesse sont innombrables. Quoique beaucoup aient disparu, il en subsiste encore chez les personnes qui ont connu le peintre à cette époque de sa vie. Mile Juliette Courbet en possède un certain nombre. Elles sont généralement sur papier. Il y en a qui représentent des scènes de la vie ordinaire, ou des paysages de la Loue avec un fond de rochers gris ; mais le plus grand nombre appartient au monde de la fantaisie ; on y voit des gentilshommes à pourpoint qui font parade, des mousquetaires qui se pourfendent, des bandits à l'affût, des tours en ruine, des têtes de morts ; tous les rêves d'une imagination surchauffée par le Romantisme ...

 (\ldots)

... Au collège de Besançon comme au Petit Séminaire, Courbet dut être du parti de la nouveauté ...

... Cependant, Courbet avait atteint et même dépassé la vingtième année, développant librement toutes ses énergies



natives. J'ai sous les yeux un portrait au crayon fait à cette époque (1940) par un de ses camarades d'atelier, M. E. Baille, devenu depuis professeur de peinture à Besançon. C'est un grand jeune homme, à la taille mince et



élégante. Un léger duvet estompe son menton et ses joues ; l'arcade sourcilière largement construite abrite des yeux d'une grande beauté. Il a le regard tranquille d'un lion qui sent sa force. La bouche est railleuse et positive ; les pommettes saillantes et le tour serré du crâne accusent l'énergie de la volonté. Il porte les cheveux longs, bouclés au ras du col. Assis, les jambes croisées, il a le costume des élégants de ce temps : l'habit à

queue, le pantalon à pont, et tient déjà à la main cette pipe qui ne quittera plus ses lèvres avec laquelle il traversera la vie. Dans l'angle de droite, on lit « **Portrait de mon ami Gustave Courbet, Baille, 1840** » ... ⁴ (...)

... Que faire de ce beau garçon, aimant, aimé, bien vivant, adroit à tous les exercices du corps, le plus charmant des compagnons, tenant bien la table, sachant rire, boire et chanter, plein d'entrain et de bonne humeur, la joie de ses amis, l'orgueil de ses parents ?

Il fallait le laisser se développer librement dans la carrière qu'il aurait librement choisie. L'internement au collège de Besançon avait été une erreur dont tout le monde s'était ressenti. Personne ne songea à la renouveler, et Gustave Courbet fut laissé libre. Il partit.

Et voilà comme quoi, par un beau jour de novembre 1840, Jean-Désiré-Gustave Courbet monta sur l'impériale de la diligence qui faisait le trajet d'Ornans à Paris, chargé des bénédictions et des vœux de toute une famille en pleurs ...

_

⁴ Reproduction photographique des Beaux-Arts : Courbet par É. Baille. Musée Courbet Ornans. Noter la raie légèrement de côté dans les cheveux.

PREMIERE PARTIE: LA CROIX DU CHRIST

L'Invention de la Sainte Croix⁵

Cette fête est appelée l'Invention de la Sainte Croix, parce qu'on rapporte que la sainte croix fut trouvée à pareil jour. Mais auparavant, elle avait été trouvée par Seth, fîls d'Adam, dans le paradis terrestre, comme il est raconté plus bas ; par Salomon, sur le Liban ; par la reine de Saba, dans le temple, de Salomon ; par les Juifs, dans l'eau de la piscine ; et en ce Jour par sainte Hélène, sur le mont du Calvaire.

L'Invention de la Sainte Croix eut lieu plus de deux cents ans après la Résurrection de J.-C. On lit dans l'évangile de Nicodème (ch. XIX) qu'Adam étant devenu malade, Seth, son fils, alla à la porte du paradis et demanda de l'huile du bois de la miséricorde pour oindre le corps de son père afin qu'il recouvrât la santé. L'archange Michel lui apparut et lui dit : « Ne pleure pas et ne te mets point en peine d'obtenir de l'huile du bois de la miséricorde, car il te sera absolument impossible d'en obtenir, avant que cinq mille cinq cents ans soient révolus. Cependant on croit, que d'Adam jusqu'à la Passion du Seigneur il s'écoula seulement 5099 ans. On lit encore ailleurs que l'ange lui offrit un petit rameau et lui ordonna de le planter sur le mont Liban. Mais on lit, dans une histoire apocryphe des Grecs, que l'ange lui donna du bois de l'arbre par le fruit duquel Adam avait péché, en l'informant que son père serait guéri quand ce bois porterait du fruit. A son retour, Seth trouva son père mort et il planta ce rameau sur sa tombe. Cette branche plantée devint en croissant un grand arbre qui subsista jusqu'au temps de Salomon. (Mais il faut laisser au lecteur à juger si ces choses sont vraies, puisqu'on n'en fait mention dans aucune chronique, ni dans aucune histoire authentique) Or, Salomon considérant la beauté de cet arbre le fit couper et mettre dans la maison du Bois (Au III^e livre des Rois, ch. VII, il est question de cette maison qui fut construite par Salomon). Elle reçut le nom de maison du Bois, saltus, à cause de la quantité de cèdres qui entra dans sa construction).

Cependant, ainsi que le dit Jean Beleth. (ch. CLI), On ne pouvait le mettre nulle part, et il n'y avait pas moyen de lui trouver un endroit où il pût être employé convenablement : car il était tantôt trop long, tantôt trop court : si on l'avait raccourci dans les proportions qu'exigeait la place où on le voulait employer, il paraissait si court qu'on ne le regardait plus comme bon à rien. En conséquence, les ouvriers, de dépit, le rejetèrent et le mirent sur une pièce d'eau pour qu'il servît de pont aux passants. **Or, quand la reine de Saba vint entendre la Sagesse de Salomon, et voulut passer sur cette pièce, elle vit en esprit que le Sauveur du monde devait être suspendu à ce bois, et pour cela elle ne voulut point passer dessus, mais aussitôt elle l'adora.** Cependant dans l'*Histoire scholastique* (liv. III Rois, ch. XXVI), on lit que la reine de Saba vit cette pièce dans la maison du Bois, et en revenant à son palais elle communiqua à Salomon que sur ce bois devait être suspendu celui dont la mort devrait être la cause de la destruction du royaume des Juifs. C'est pourquoi Salomon le fit ôter du lieu où il était, et enterrer dans les entrailles les plus profondes de la terre. Dans la suite on y établit la Piscine

⁵ Jacques de Voragine, *La Légende Dorée*, tome I, p. 341 sqq. Collection G/F, Garnier/ Flammarion, traduction J.B. M. Roze, Paris 1967.

Probatique où les Nathinéens lavaient les victimes (C'étaient des Gabaonites qui étaient attachés au service du temple depuis Josué. Cf. *Paralipomènes*, IX, 2 ; Sigonius, *De Repub. Hebraeor.*, liv. IX, ch. VII) et ce n'est pas seulement à la descente de l'ange, mais encore à la vertu de ce bois que l'on attribue que l'eau en était troublée et que les infirmes y étaient guéris. **Or, quand approcha le temps de la Passion de J.-C., on rapporte que cette pièce surnagea, et les Juifs, en la voyant, <u>la prirent pour en fabriquer la croix du Seigneur</u>. On dit encore que cette croix fut faite de quatre essences de bois, savoir <u>de palmier, de cyprès, d'olivier et de cèdre</u>. De là ce vers :**

... Ligna Crucis palma, cedrus, cupressus, oliva ...

Car dans la croix, il y avait le bois qui servait de montant droit, la traverse, la tablette de dessus, et le tronc où était fixée la croix, ou bien, selon Grégoire de Tours (*Miracul.*, liv. I, c. VI), la tablette qui servait de support, sous les pieds de J.-C. Par là on peut voir que chacune des pièces pouvait être d'une de ces essences de bois dont on vient de parler. Or, l'apôtre paraît avoir eu en vue ces différentes sortes de bois quand il dit : « Afin que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur » (*Ep. aux Ephés.*, ch. II, 18). Ces paroles sont expliquées comme il suit par l'illustre docteur saint Augustin : « La largeur de la croix du Seigneur, dit-il, c'est la traverse, sur laquelle on a étendu ses mains ; sa longueur allait depuis la terre jusqu'à cette traverse en largeur sur quoi tout le corps de J.-C. fut attaché, moins les mains ; sa hauteur, c'est à partir de cette largeur jusqu'à l'endroit de dessus où se trouvait la tête ; sa profondeur, c'était la partie cachée et enfoncée dans la terre. Dans la croix on trouve décrites toutes les actions d'un homme chrétien, qui sont de faire de bonnes œuvres en J.-C., de lui être persévéramment attaché, d'espérer les biens célestes, et ne pas profaner les sacrements ...

10. « Jésus est dépouillé de ses vêtements », copie « d'après *Memiau* », *Menniau* (?) ou mieux *Mensiau*, (doute car pas d'œuvre répertoriée), orthographié quelquefois pour *Nicolas André Monsiau*, (1754-1837)⁶.

Étude de la légende des « Trois Clous »

A. Chapitre I : La Trinité





Claude Antoine Beau réalise ici, dans sa copie (?) un « tableau à clé ».

La symbolique du chiffre « trois » est soulignée, dans la peinture des « Trois Clous » forgés, comme l'ont fait par



exemple, les différents « peintres – forgerons » flamands (XVI^e siècle) de la famille *Metsys*, *Quentin*, *Jan* et *Corneille*, fils d'un forgeron (*Quentin* fut « forgeron » jusqu'à 20 ans !) :

... On peut citer encore l'Adoration des bergers d'Hugo Van der Goes (vers 1440-1482) où trois œillets rouges se trouvent dans le même vase que les ancolies et à proximité des iris blancs et noirs. Pourquoi trois ? Car c'est le chiffre de la Trinité et que trois renvoie aux trois clous crucifiant Jésus sur la croix.

... Alors que les violettes sont le symbole de l'humilité, l'ancolie (souvent associée à l'œillet en iconographie religieuse) représente le Saint-

⁶ Photos Carine Joly, Yves Messmer, Jean-Luc Gannard, Manuel Roussel.

Esprit ; ses cinq pétales étaient comparées à cinq colombes (rappelons que le deuxième nom de la fleur est la colombine, tant en français qu'en anglais). Les iris blancs symbolisent la pureté, la virginité de la Vierge et les bleus sa douleur. Les lis rouges (*Lilium pixie*) sont une allusion au sang du Christ, tandis que les œillets sont une évocation de la Passion, car leur forme rappelle celle des clous de la croix, d'où son nom allemand Negelblum (ou Nailflower en anglais).

L'œillet est aussi la fleur emblème de la nature. C'est Jan Metsys (frère de Quentin Metsys) qui représente Flore déesse de la nature, tenant trois œillets : un rouge, un blanc, un rose. La représentation de Flore était très répandue dans la peinture de la Renaissance. Alors que Jan Metsys (1509-1575) opte pour le choix d'œillets, un Francesco Melzi, ayant lui aussi représenté une Flore (en 1520) opte pour le choix de la colombine (symbole de fertilité). On remarquera que le paysage en arrière plan de la Flore de Metsys se trouve être le port d'Anvers. Ce tableau, est un bon exemple de l'influence maniériste du peintre, de par sa palette de couleurs et le sujet traité...⁷





Il faut noter que les « Trois Clous » forgés, brandis dans la copie par, semble-t-il, un des bourreaux (ou un artisan forgeron), sont souvent tenus en « main » (mise en valeur par le « Maniérisme »), par des anges, par *Nicodème* ou surtout *Joseph d'Arimathie* (en arrière-plan, ci-dessus ?), y compris dans la légende arthurienne du *Graal* et comme dans la peinture « la Déploration du Christ » de *Luca Penni* (XVI^e siècle : extrait ci-dessus à gauche⁸) ou dans celle du *Bronzino* (extrait ci-dessus à droite), peinture, offerte à *Nicolas de Granvelle* (en 1545 > 1550), qui ornait la *chapelle des Carmes* à Besançon⁹ et dont une copie exécutée par *Dargent*, se trouve dans la chapelle des *Granvelle* à Ornans : un personnage « semble » alors prendre les traits de *Granvelle* …

https://fr.wikipedia.org/wiki/La Déploration sur le Christ mort

⁷ http://www.journaldespeintres.com/loeillet-peint-une-fleur-picturale-troisieme-partie/

⁸ http://collection.musenor.com/images/lille ba/glillep770.jpg

http://memoirevive.besancon.fr/?id=201

B. Chapitre II: Trois Clous, Trois Lances

D'autre part ces « Trois Clous » font partie intégrale du légendaire des « Gens Voyage », comme l'indique un des textes suivants qui souligne à la fois une origine « forgeronne » du peuple et le fait que les « Juifs » sollicités par « Romains » refusent le travail au prix de leur vie : ils sont tués par « lances » les mêmes qui apparaissent dans la copie en accompagnement des « Trois Clous ».

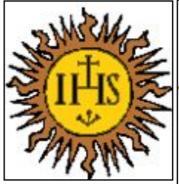




Ces « lances » (ci-dessus à gauche) réapparaîtront à la station suivante selon la volonté même de *Claude Antoine Beau* dans la copie d'une « grisaille » aujourd'hui disparue d'*Abel de Pujol* : elles sont tenues derrière un personnage, qui vient de s'approprier une partie (bleue) de la « tunique du Christ » et qui a la tête couverte comme celui qui brandit les « Trois Clous » (fait confirmé par une estampe du musée Carnavalet : voir la station 11 suivante). L'une de ces lances, est tenue par le centurion *Longin* (à gauche ¹⁰), qui transpercera le « Côté » de *Jésus*.



Cet ensemble symbolique sera repris, avec le « Soleil », par la *Compagnie de Jésus* avec le « Christogramme » (cicontre à droite) des





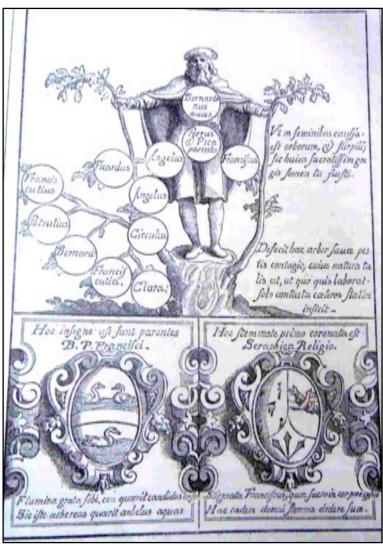
_

¹⁰ Chapelle des « Pénitents Gris » à Aix-en-Provence.

Jésuites de *Saint Ignace de Loyola* (membre par ailleurs du tiers-ordre franciscain), et de *Saint François-Xavier*, expliqué dans les textes que nous citerons dans quelques paragraphes et repris actuellement par le pape « François » (ci-dessus¹¹)!



épithète Cette de François, devenue un prénom, est en définitive la « Clef » de cette peinture de Claude Antoine Beau, premier maître de Gustave Courbet. Elle est liée à la « Crucifixion » et aux instruments de la Passion du Christ, qui deviendront, avec le « Soleil rayonnant », des



emblèmes de nombreuses confréries de « Pénitents », et des « Tiers - Ordres de la Pénitence », ordres séculiers, notamment instaurés par *Saint François d'Assise* (cf. aussi cidessus l'arbre familial des parents *Bernardone* et *Pica* avec leur blason « **Trois Cygnes** » = **Trois Croix** dans le Ciel) et ensuite par le fondateur des *Minimes*, *Saint François de Paule*!



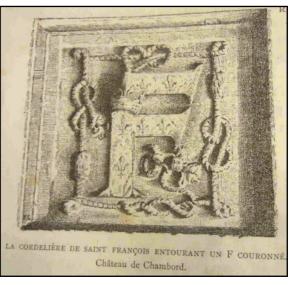
Cette épithète est donc illustrée par *Saint François d'Assise*, qui recevra d'un « Séraphin » (< hébreu *saraph* « brûler, serpent de feu » : ange à « trois paires » d'ailes rouges), comme sur l'estampe ci-dessus à gauche copiée d'après Rubens, les « Stigmates », les « Cinq Plaies » de *Jésus-Christ* « Crucifié » sur le « Bois » par les « Trois Clous ».

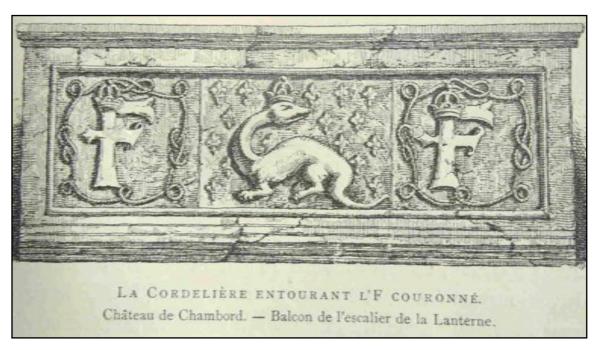
¹¹ Reproduction: https://fr.wikipedia.org/wiki/François (pape)

« Crucifié » de la même manière que l'on plantait, lors de son passage en Forêt, dans le tronc d'un « vénérable chêne », un « Clou rituel », associant ainsi la « Fente du Bois », la « Transmutation du Bois » en charbon et enfin le « Fer Forgé » en pointe, issu de la « Transmutation du minerai » terrestre, le tout grâce à l'élément fondamental, le « Feu » !

Jésus-Christ, « Fils du Charpentier Joseph » sera ensuite « Transpercé » par la « Lance » de Saint Longin, avant l'arrachage des « Trois Clous » et le détachement du « Bois » par Joseph d'Arimathie. Le centurion ouvrit ainsi une plaie béante semblable au cœur d'un chêne ouvert par le fer pour y loger un simulacrum, une image de la Divinité.







Ces « Trois Clous », associés particulièrement à la « Cordelière » dans le *Tiers-Ordre de Saint-François* que nous approfondirons plus loin (dessin à gauche ci-dessus), mais « Cordelière » omniprésente dans les sculptures et peintures des châteaux de la Loire au temps de *François 1^{er}* et de ses ancêtres *Valois*, *ducs de Savoie* ou *de Bretagne* (dessins ci-dessus et à droite), deviendront aussi des emblèmes de sociétés secrètes qui signaient des « Trois Points », telle celle des *Bons Cousins Charbonniers*, dont le « Protecteur - Créateur » légendaire sera justement un « François », le roi *François 1^{er}* :

... Le culte que les Gaulois rendaient aux arbres des forêts et aux chênes en particulier, a été rapporté par les auteurs de l'Antiquité, et forme un des traits caractéristiques du druidisme, dont le nom en est, dit-on, dérivé. Ces forêts étant sensées être protégées, les Romains n'osaient qu'en tremblant y porter la hache. Les apôtres du christianisme eurent grand peine à déraciner ces conceptions, et ils n'y parvinrent généralement qu'en consacrant au culte nouveau ces mêmes arbres qui étaient l'objet de la vénération populaire. On plaça sous le patronage de la Vierge ou des saints ces enfants des forêts, longtemps adorés comme des images de la Divinité.

On christianisa les fêtes païennes qui se rapportaient à ce culte. Il existait en France, à une époque encore récente, plusieurs arbres qui avaient hérité de l'antique vénération qu'avaient longtemps inspirée leurs devanciers. Non loin d'Angers, Dulaure nous apprend qu'on voyait un chêne nommé Lapalud que les habitants entouraient d'une sorte de culte. Cet arbre, que l'on regardait comme aussi vieux que la ville, était tout couvert de clous jusqu'à la hauteur de 40 pieds environ. Il était d'usage, depuis un temps immémorial, que chaque ouvrier charpentier, charron, menuisier, maçon, en passant près de ce chêne, y fichât un clou.

Plusieurs de ces arbres vénérés avaient été consacrés à la vierge ou aux saints, et décorés de petites statues ou d'images, de croix que plaçaient les pèlerins. De plus, la fête de la plantation des Mais, si générale en France, s'y rattache elle aussi ...

... La Charbonnerie était de fait un compagnonnage réservé à ceux qui travaillaient les métiers du bois, associés à la trilogie artisanale celte : « fendeur – charbonnier - forgeron ». Plus terre-à-terre, c'était également une façon de fidéliser une main-d'œuvre difficile à intéresser. Ces métiers étaient exercés hors des villes, des pouvoirs de l'église et de la monarchie mais dans la maintenance d'un grand attachement à la nature et d'une spiritualité païenne.

Ces forestiers ont eu une pratique initiatique dans la transmission de leur savoir-faire, et ont naturellement adopté des rituels, des cérémonies et des symboles hors christianisme.

Afin de ramener ces visages de suie dans le giron du catholicisme, un moine s'insinua parmi eux au XIe siècle. Théobald (1017-1066), né à Provins, Champagne, un ermite qui était à l'origine de la famille des Thibault Comtes de Champagne se chargea d'évangéliser les Charbonniers. La légende raconte « qu'ils (charbonniers) étaient dans un état de primitivisme et de barbarie ignoble et que Théobald leur offrit, en sus du Christ, la morale et le moyen d'échapper à l'animalité dans laquelle ils s'étaient enfoncés. »

On sait en fait qu'il n'en était rien. Une fois encore l'Eglise, dut diaboliser et animaliser ceux qu'elle évangélisa par la suite afin de mieux justifier son action ...

... Un de leurs plus prestigieux défenseurs aurait été François 1er (1494-1547) qui, un jour s'étant égaré en forêt lors d'une chasse, tomba furtivement sur une réunion rituelle des Charbonniers qui lui offrirent d'office l'hospitalité. Ayant été très bien reçu, il demanda à subir les épreuves, ce qui lui fut immédiatement accordé. Le Roi s'étant assis sur le billot qui servait de trône au « Père - Maître », ce dernier l'en délogea en prononçant cette phrase devenue proverbe : « Sire, Charbonnier est maître chez lui. » Il fut souvent dit que c'est à partir de ce moment-là que François 1er prit l'habitude d'appeler ses proches « mon Bon Cousin » ou ma « Bonne Cousine » et qu'il en devint « protecteur des fendeurs et charbonniers. » Puis ce fut encore le silence. En France, la franc-maçonnerie serait apparue à Saint-Germain en Laye, en 1688. Mais là encore les avis diffèrent quant à la naissance de la première loge française. Etienne Gout soutient que la première loge connue en France daterait du 1er juin 1726. Il est opportun de signaler ces dates puisque la Charbonnerie basera à l'avenir ses rituels forestiers sur la Franc-Maçonnerie ... 12





Retenons pour la suite, outre le prénom « Initiateur » de *François*, la trilogie « Fendeur – Charbonnier – Forgeron ».

Donc de très nombreux « François », y compris, au XV^e siècle, les ducs de Bretagne, *François I et François II* et surtout le roi de *France*, fils de *Louise de Savoie*, « protecteur », selon ce rituel, des « Bons Cousins Charbonniers », se réclameront de la « Sainte Croix » et des instruments de la *Passion*, dont

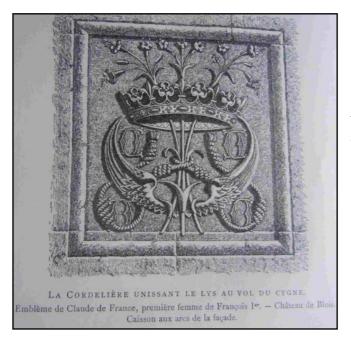
l'un fut particulièrement souligné par le Tiers-Ordre de *Saint François*, la « Corde » qui servit à entraver Jésus et à le tirer (cf. à gauche : la copie de *C.A. Beau* du *Spasimo* de *Raphaël* dans la station 4).





^{12 &}lt;u>http://www.larenouee.org/spip.php?article7</u> : extraits d'un article dans *Rite Forestier des Anciens*, *La Renouée*, titré « le Bois et ses légendes ».

Elle devint la « Corde à Trois Nœuds » de Saint François d'Assise et des Frères Cordeliers.



Elle aboutira à la « Cordelière », formant très souvent le chiffre «8» ceinturant divers familiaux à Chambord, Blois ou Amboise, dont ceux d'Anne de Bretagne, épouse de Charles VIII, puis de Louis XII, et par là même, mère de la « Reine Claude de France », première épouse de François 1er, dont l'emblème est représenté à droite (château de Blois)¹³: « La Cordelière unissant le Lys au vol du Cygne »¹⁴.

François 1er laissera appeler sa

victoire guerrière de *Marignan*, les jours de la fête de l'*Exaltation de la Sainte-Croix*, les 13-14 septembre 1515 (13 > 14 > 15!), les ou la « *Journée Sainte-Croix* » et le pape *Léon X*, un Médicis, reconnaissant en *François I*^{er}, un nouveau sauveur de type *Constantin* ou *Héraclius*, lui offrira une relique de la « Vraie Croix »...

... L'Ordre de la Cordelière ou Ordre des Dames chevalières de la Cordelière est un ordre de chevalerie créé en 1498 par Anne de Bretagne (1477-1514), veuve du roi Charles VIII. Il s'agit de l'Ordre des frères mineurs, également appelé « Ordre des Cordeliers », dédié à Saint François d'Assise.

L'Ordre de la Cordelière devint l'ordre personnel d'Anne de Bretagne. La cordelière était une corde à plusieurs nœuds comme celle que les franciscains, d'où leur surnom de cordeliers, utilisaient comme ceinture. Cette cordelière figure dans les armes de la reine Anne de Bretagne, c'est un cordon de soie blanche qui entoure l'écu, mais les nœuds de plein poing des franciscains, sont remplacés par quatre lacs d'amour. Cette cordelière aux quatre lacs d'amour devint l'emblème de l'Ordre. Pour les femmes veuves, qui le rejoignaient, la cordelière était un ruban de soie noire entrelacé de quatre nœuds en huit.

Cette figure apparaît en Bretagne sous le règne du duc François Ier, qui avait aussi créé l'ordre de l'Hermine, qui deviendra sous duc François II l'ordre de l'Hermine et de l'Épi. Elle décore les manuscrits, les écus, les intérieurs de tous les ducs et duchesses ultérieurs et symbolise leur attachement à l'ordre franciscain.

« La devise de cet Ordre était, J'ay le corps délié, faisant allusion au mot Cordelière et elle en donna le collier à ses dames d'honneur, les exhortant à vivre saintement. Chacun fçait comme la Cordelière s'est rendue depuis commune & que les veuves la mettent à l'entour de leur blason. » ...

¹⁴ Notons les « trois groupes floraux » aux « trois fleurs de lys épanouies », en accord avec les fleurs de la couronne. L'ensemble des dessins et héliogravures (illustrations sous la direction du *T.R.P. Antoine de Porrentruy*) reproduit, concernant les châteaux de la Loire, est extrait du très riche livre à reliure cuir « Saint François d'Assise », édité en 1885 à Paris par la librairie Plon.

¹³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Ordre de la Cordelière:



ler rondeau : Le symbole de la Croix avec allusions à la vie de François Ier

Interprétation du psaume XXVI, *Dominus Illuminatio mea*, avec allusions à la vie de François Ier par François Demoulins, avec dessins à la plume de Godefroy le Batave, France, 1516.

BnF, département des Manuscrits, Français 2088, fol. 1 © Bibliothèque nationale de France

La mise en page du manuscrit présente en haut de

chaque page, un verset ou un extrait du psaume en latin écrit à l'encre rouge. Il est suivi de l'illustration en forme de médaillon, « rondeau » pourvu d'une bordure noire sur laquelle le texte du psaume est répété en lettres d'or. Au-dessous de l'illustration, le commentaire de Demoulins met en relation le psaume avec une action ou une pensée du roi, puis se termine avec la traduction française du psaume, également à l'encre rouge.

L'opuscule de Demoulins va souligner les coïncidences entre les vies de François Ier et celles des deux empereurs de l'histoire de la Vraie Croix, Constantin et Héraclius. La bataille de Marignan, qui a eu lieu la veille et le jour de l'exaltation de la Sainte-Croix (13 et 14 septembre 1515), est souvent appelée « journée Sainte Croix » par les contemporains.

C'est durant cette même période calendaire, en Toscane, au *Mont Alverne*, que *Saint François d'Assise* avait reçu trois siècles auparavant les stigmates des plaies du Christ dues aux « Fers » (à gauche).

Lisons à présent le commentaire d'un manuscrit avec dessin de la BNF :



Sur cette première illustration, la Vraie Croix est représentée avec l'inscription « I.N.R.I. » <u>et les trois clous.</u> À la croisée des bras, un médaillon *Christus salus mea*. Au pied de la croix *Illuminatio victoriae* au centre d'un soleil flamboyant, proche de l'emblème des Minimes fondé par saint François de Paule ...

Notons la fin du manuscrit:

« ... Au pied de la croix *Illuminatio victoriae* au centre d'un soleil flamboyant, proche de l'emblème des Minimes fondé par saint François de Paule ... »

Nous allons revenir, dans quelques paragraphes, sur cet emblème de *l'Ordre des Minimes* et donc du Tiers-Ordre qui les accompagnait, à propos de leur implantation à *Ornans*.

Les symboles du Tiers-Ordre apparaissent très nettement dans la tapisserie, que nous allons présenter dans quelques paragraphes, tapisserie remise par la sœur de *Gustave Courbet*, *Juliette Courbet*, du « Tiers-Ordre », à la ville d'Ornans, au début du XX^e siècle, tapisserie actuellement suspendue, bien évidemment à l'« Hôpital Saint-Louis », qui par ailleurs dans sa chapelle possède au chœur une peinture d'Édouard Baille, « Saint Louis accueillant la couronne d'épines » (à droite)¹⁵.

Cette « Couronne d'épines » est bien tenue par la main de *Saint*



Louis, roi de France revenu de la Croisade, porteur en même temps des attributs royaux, dans le motif remarquable d'une chasuble découverte (ci-dessous), à la chapelle de cet hôpital, par Monsieur *Loïc Laporte*, Servant d'Autel à la paroisse d'Ornans, et par ailleurs chercheur qui a travaillé intensément à l'inventaire de l'église *Saint Laurent*.

¹⁵ Ce même *Édouard Baille*, parent de *Victor Baille*, peintre – architecte ami de *Gustave Courbet*, fera le portrait de son deuxième maître, *Charles-Antoine Flajoulot*.









Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est aussi la représentation d'un édifice qui se trouve lui même sur la tapisserie (ci-dessus), ce qui semble renforcer la thèse d'un canevas à double interprétation, voire triple, avant tout royale, du personnage central qui reçoit le « Manteau », la « Cape » du Tiers-Ordre des mains des franciscains : *Saint Louis*, *Isabelle de France* sa sœur, et éventuellement *Élisabeth de Hongrie*.

Nous avons longtemps pensé au château de *Marbourg* dans la Hesse, mais la position de cet « édifice » du côté de la « Couronne d'épines », dans laquelle se retrouvent d'ailleurs les « Trois Clous » qui sont ainsi liés définitivement dans leur représentation au roi « Louis



IX » (= III x III), nous amène à y voir un première construction du château Vincennes ou une de ses dépendances (mais aussi possible représentation de l'hôpital Saint-Louis d'Ornans sur la chasuble), car la conjointement avec Sainte-Chapelle, Vincennes accueillit une partie des reliques de la « Couronne », dans sa chapelle dédiée à Saint Martin; celui-ci était un soldat romain, nouveau Saint Paul armé, qui, ne l'oublions pas, tient avant tout une «épée» (à gauche, église Saint-Martin d'Oberwesel, Rhénanie), dans beaucoup de représentations, comme une « Épée de Justice » qui partage équitablement son manteau ...



Cependant à l'hôpital d'Ornans, concernant à la fois Saint Louis et la « Couronne d'Épines », symbole par excellence des pointes acérées qui pénètrent les chairs, clous, lances et naturellement l'« Épée » que tient très souvent dans l'autre main, à la place du « sceptre », comme sur une peinture ancienne du XVIIe mise en vente sur *ebay* (à droite¹⁶), le *Saint Roi* assimilé alors au Christ dans sa Passion, il y a encore plus remarquable: la présence d'un tableau, d'une copie magnifique d'une copie elle-même de Gustave Courbet, une sorte de du même peintre, double peut-être totalement réinterprétée au niveau du visage « Christ - Roi » et du « Roseau - Sceptre », « Courbé » au lieu d'être droit.

Celle-ci, appelée par *Courbet* « Christ au Roseau », ce n'est pas anodin, a été faite à la fin de son apprentissage d'Ornans puis de Besançon, en 1840, à partir de l'« *Ecce Homo* » de *Guido Reni*, un peintre de la fin de la Renaissance (1575-1642), dédicacée à *Anna Nodier*, la voisine ornanaise, rue de la Froidière, de la famille Courbet¹⁷. Sur une suggestion de Loïc Laporte, avec qui nous collaborons, nous soumettons à l'analyse les trois peintures, tout d'abord l'originale de *Reni* (musée d'Orsay), puis la copie de *Courbet* et enfin la copie de *l'hôpital Saint-Louis*, peut-être initiale par le roseau « Courbé – Courbet » comme signature!







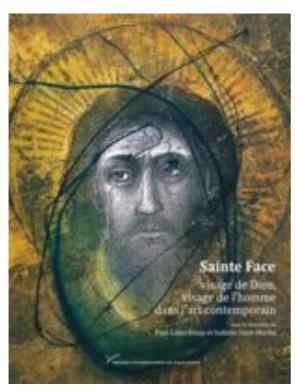
Découverte de L. Laporte : http://www.ebay.fr/itm/SAINT-LOUIS-roi-de-France-ecole-française-XVIIe-Passion-Christ-religion-relique-/282176307792?hash=item41b304c250

¹⁷ Robert Fernier, *La vie et l'œuvre de Gustave Courbet*, Catalogue Raisonné, tome I, n° 14 Paris, Lausanne, 1977, Fondation Wildenstein, La Bibliothèque des Arts.

Lisons sur le sujet des extraits d'un compte-rendu d'un colloque *Histara*, par Claire Maingon de l'Université de Rouen¹⁸:

Sainte Face, visage de Dieu, visage de l'homme dans l'art contemporain 19.

Cet ouvrage regroupe les actes d'un colloque universitaire organisé par l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (groupe HISTARA) et l'Université de Paris VIII Vincennes-Saint-Denis. Il s'agit d'explorer la fécondité de la création artistique à partir de la Sainte Face, de comprendre la fascination des artistes pour le Visage, pour tout visage.



Une deuxième partie de l'ouvrage aborde un autre aspect de la question : non plus la recherche du visage du Christ, mais la représentation du Christ sous les traits de l'artiste lui-même.

L'autoreprésentation de Courbet dans le *Christ à la pipe* est analysée par Ségolène Le Men: l'homme traverse une période sombre de sa vie... (1873)

Courbet, Redon, Rouault, Matisse, Gauguin: les plus grands ont fait appel à cette iconographie constitutive de la culture occidentale mais de manière très diverse. Certains ont illustré la vie du Christ, parce qu'ils étaient des artistes catholiques (Maurice Denis, Georges Desvallières, Georges Rouault).

D'autres se sont identifiés au Christ

pour exprimer leur position d'incompris dans la société (Dürer, **Courbet**, Gauguin, Ensor, Nolde ...). D'autres encore ont travaillé sur le thème de l'image du Christ véhiculée par les grands chefs-d'œuvre du passé (en particulier le retable d'Issenheim de Matthias Grünewald). L'ouvrage propose une réflexion sur la manière dont les artistes ont interprété l'imaginaire de la sainte face...

Compte rendu par Claire Maingon, Université de Rouen

(clairemaingon@hotmail.com) Nombre de mots : 2547 mots Publié en ligne le 2015-05-18

Citation: Histara les comptes rendus (ISSN 2100-0700).

Lien: http://histara.sorbonne.fr/cr.php?cr=2508

Lien pour commander ce livre

_

¹⁸ http://histara.sorbonne.fr/cr.php?cr=2508

¹⁹ Rinuy, Paul-Louis – Saint-Martin, Isabelle (dir.): Sainte Face, visage de Dieu, visage de l'homme dans l'art contemporain. 301 pages, format : 19×25 cm, Illustration N&B et couleurs, isbn : 978-2-84016-190-5, 30€ (Presses universitaires de Paris Ouest, Paris 2015)

Dans son article consacré à Gustave Courbet, Ségolène Le Men propose de reconsidérer l'influence du voyage de Courbet à Munich en 1869. C'est à cette occasion que l'artiste aurait enfin vu l'autoportrait de Dürer. Lui-même familier de cet exercice, qu'il cultive comme masque, le peintre d'Ornans s'approprie le symbolisme de la Sainte-Face. Ségolène Le Men voit dans le Christ à la pipe (copie par Courbet de *l'Homme à la pipe* – 1849, Montpellier, musée Fabre) une Sainte-Face profane et intime, provocatrice. La spécialiste de Courbet insiste sur l'identification ambiguë et constante du peintre anticlérical au Christ.

Le Christ est une figure sous laquelle de nombreux artistes ont représenté leur situation de paria ou de messie, mais aussi leur parcours...

Ci-dessous quelques visages de Courbet :













A gauche: la *Rédemption* à la prison de Sainte-Pélagie (remarquer la fenêtre aux trois croix). Au centre: Courbet, *Christ au Calice* - Mont des Oliviers (sapins): *Que ce calice s'éloigne de moi* (années 1840) - A droite autoportrait de Courbet: *L'Homme à la pipe* (1849) ou *Le Christ à la pipe* (1873) (A comparer ci-contre avec le visage de Courbet « Guitarrero »!) Voir l'étrange vitrail du chœur dans l'église d'Ornans (XIX^e s.), Courbet en



Saint Vernier, martyrisé adolescent, au visage de Christ mature.

Maintenant ci-dessous quelques visages du Christ (4) peints par *Claude-Antoine Beau* dans ses copies, encadrant 2 visages de *Gustave Courbet* et en dernier lieu la copie de l'*Ecce Homo* de *Reni* à l'*hôpital Saint-Louis* d'Ornans :

LE MAÎTRE (gauche et droite) ET L'ÉLÈVE (centre)
CLAUDE-ANTOINE BEAU ET GUSTAVE COURBET
DANS LA PEINTURE À THÈME RELIGIEUX















C. Chapitre III: Le Juif Errant

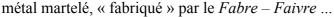


Dès le Moyen Âge, dans les *Mystères*, se sont développées d'autres légendes, qui sont systématiquement liées au « Cheminement » douloureux tout d'abord, jusqu'au « Calvaire », du *Christ* naturellement, mais aussi des « Gens du Voyage », du « Cordonnier — Forgeron(ne) Juif errant²⁰ » (cf. les chaussures ferrées et les roues cerclées) et des « Pèlerins » tel *Saint Roch*, le « Rouge » de



Montpellier, accompagné par le « Roquet » (à gauche, église

de *Salles-d'Aude* - 11), avec en sous-jacent l'omniprésence d'un métal, symbole lui aussi de la mort qu'il donne et de sa propre mort lente due à « la rouille », couleur de sang, le « Fer »,







Claude Antoine Beau connaissait tout cela, pour l'avoir acquis de ses maîtres, Jourdain puis Charpentier; il l'avait certainement transmis à son tour aux élèves qu'il formait à Ornans, dont Gustave Courbet, qui se représente avec son « baluchon » « Cheminant » sur la route de Montpellier, à la « Rencontre » de son « Mécène » Jacques - Louis, Alfred Bruyas, tel un « Pèlerin - Jacquet » (voir plus loin la suggestion d'un thème religieux, lié aux « Pénitents », méconnu jusqu'à maintenant) ou tel, dans une lithographie de

https://fr.wikipedia.org/wiki/Bonjour_Monsieur_Courbet#/media/File:Les_bourgeois_de_la_ville_parlant_au_jui_f errant.tiff

²⁰ Estampe de Pierre Leloup 1831 (domaine public).

https://fr.wikipedia.org/wiki/Bonjour Monsieur Courbet: Musée François-Xavier Fabre, Montpellier.

1837, faite par Courbet, d'un *Essai Poétique III* de *Max Buchon*, le « Conscrit » faisant ses adieux à sa vieille mère, au pied de la « Vierge du Vieux Chêne » (à droite).

La légende tzigane²¹:

... Lorsque le Christ a été condamné, commence la culture Tzigane, voilà bien longtemps, deux soldats romains reçurent de l'argent pour acheter quatre grands clous nécessaires à l'exécution. Les soldats en burent la moitié au cabaret et entrèrent chez un forgeron juif. « Forge-nous quatre clous, ordonnèrent-ils, c'est pour crucifier le Christ. » Le forgeron, à ces mots, refusa. Les soldats, furieux, le percèrent de leurs lances et lui brûlèrent la barbe et les cheveux. Puis ils se rendirent chez un deuxième forgeron juif. « Forge-nous quatre grands clous. » L'homme allait se mettre au travail lorsqu'il entendit la voix de son confrère mort : « Ne forge pas ces clous, compagnon, c'est pour crucifier le Christ. » Les soldats tuèrent le deuxième forgeron, mais cela ne leur donnait pas les clous dont ils avaient besoin. Et pas moyen de revenir bredouille, avec seulement la moitié de l'argent. Ils fouillèrent la ville et, derrière une des portes, ils aperçurent un forgeron Tzigane. Miracle, ce forgeron venait justement de forger trois grands clous qui refroidissaient devant lui. Trois. Les soldats se précipitèrent, s'en saisirent : « Il nous en faut encore un, et vite ! Voilà l'argent. » Le Tzigane, étonné, allait pourtant obéir, quand, lui aussi, entendit la voix des deux forgerons morts. « C'est pour crucifier le Christ. » Pris de peur, il fit un bond en arrière et se sauva à toutes jambes, mais en abandonnant les trois clous... Ceux-là même qui servirent sur la croix. Bien plus tard, le forgeron arrêta sa course, retrouva une forge et se remit à travailler, essayant d'oublier son aventure. Au premier coup de marteau, il vit apparaître sur l'acier de son outil le quatrième clou, brillant si fort qu'il illuminait le désert tout entier... Un quatrième clou, comme un reproche... Le Tzigane s'enfuit encore, très loin. En vain. Partout, le clou le poursuivait. Et il poursuivit de même ses enfants, et ses petits enfants... Voilà pourquoi, dit-on, nous marchons sans fin ni trêve, à cause du quatrième clou...

La légende du « Pénitent – Cordonnier » Ahasverus ou Isaac, le « Juif Errant »²² : **Cantique nouveau sur le sujet de la vie du Juif Errant** (Cantic Nevez voar sujet Buez ar Juif Errant)²³ :

- 1. Glorieuse Vierge Marie, Reine des Anges, obtenez-moi, nous vous en supplions, de la <u>Trinité</u>, la grâce d'exposer la Vie du Juif Errant que l'on appelle dans ce pays Isac le Marcheur.
- 2. Chrétiens, je vous en prie, comprenez bien sa vie, afin que tout cela vous amène à quitter le péché ; puisqu'il est vrai que, pour une parole qu'il avait dite, depuis 1800 ans il est toujours en butte aux tourments.

http://yeniche1969.skyrock.com/2313179747-Legende-du-peuple-du-voyage-Yeniche-Rroms-Gitan-Manouche-Sinte.html

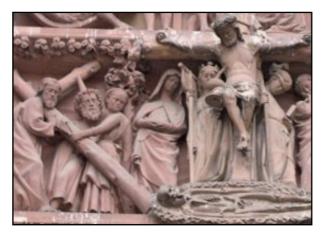
²² Photo: extrait de *Estampe de Pierre Leloup* 1831 (domaine public), présentée précédemment dans sa globalité.

http://books.openedition.org/pur/17109?lang=fr: Le Cordonnier de Jérusalem – Chapitre III. La légende du Juif Errant au 19^e siècle – Gaël Milin - Presses universitaires de Rennes – 1997.



- 3. Il n'y a pas bien longtemps dans le Brabant, passant près d'une ville, deux artisans le virent dans une grande misère. En voyant son vêtement, sa barbe et son âge, ils comprirent bien que c'était un homme dans la misère.
- 4. « Entrez, vieil homme », lui dirent-ils, et venez dans la maison pour boire et manger et pour vous rafraîchir; Votre barbe, vos vêtements montrent que vous êtes bien vieux. Moi je suis convaincu que vous avez plus de cent ans. »
- 5. « Mes amis, dit-il, n'en doutez pas, j'ai dix huit cent douze ans ; Cela faisait dix ans que j'étais au monde, hélas pour moi, malheureux, quand naquit notre Rédempteur Jésus-Christ.
- 6. Depuis tant d'années je ne fais que marcher ; Et, cherchant à pouvoir voir la fin de ma vie, jour et nuit je marche, sans cesse, sans peine, sans jamais pouvoir voir la fin de mon tourment.
- 7. Voici la cinquième fois que je fais le tour du monde ; Je suis recru de fatigue et de vieillesse, je ne sais plus où aller. » « Il faut que tu aies commis quelque péché grave pour que tu aies mérité à ce point le colère de Jésus notre Père.
- 8. Dites-nous la raison, je vous en prie, notre ami, pour laquelle vous méritez une telle punition. »
- 9. « Quand Jésus notre Sauveur était au milieu de ses grandes souffrances, en allant au mont du Calvaire en portant sa croix, à travers les rues de Jérusalem, ballotté par la foule, j'allai moi aussi le voir, en entendant cette rumeur
- 10. En passant devant chez moi, Jésus me dit : « Si tu le veux bien, mon ami, je vais me reposer ici un petit instant, oui, avec ma croix, si tu le permets, je te récompenserai au milieu de la joie et de la gloire. »
- 11. Moi, si barbare et plein d'ingratitude, je lui réponds : « Retire-toi, criminel, et vite! De devant ma maison, marche vers le mont du Calvaire, vite et sans traîner ; J'ai honte de te voir là, et tu me déshonores. »
- 12. Jésus, si plein d'amour pour nous, se détourna de moi et avec une voix triste et pleine de pitié, hélas, me répondit : « Toi, tu marcheras, me dit-il, et moi je me reposerai ; jusqu'au Jugement Dernier, c'est certain, tu marcheras. »
- 13. Hélas, quel malheur pour moi, pécheur, entendre de la bouche du Sauveur des paroles si dures ! J'aimerais n'être jamais né pour venir repousser durement Jésus de Nazareth.
- 14. Je sortis en gémissant, presqu'en criant, et j'allai accompagner Jésus jusqu'au Mont Calvaire, avec dans le cœur une douleur extrême à cause du péché que j'avais commis, en voyant la punition qui m'était promise.
- 15. Tandis que je montais sur la colline, je vis un artisan de la ville qui y allait aussi, avec, dans un panier, les trois clous et un marteau pour clouer Jésus, pour clouer sur les poutres du Mont Calvaire ses membres précieux.
- 16. Aussitôt il les mit sous le nez de la Vierge et lui dit : « <u>Vous voyez ici, femme, les clous préparés pour attacher votre fils sur les poutres du Mont, quand il sera nu, dévêtu, pour mourir.</u> » ...

La légende de la «Forgeronne Fabresse - Févresse» Hédroit à la cathédrale de Strasbourg :





... Simon de Cyrène aide le Christ à porter sa croix formée d'un arbre écoté sur le mont Golgotha.

Mais la particularité et l'intérêt iconographique de cette

scène résident dans la présence d'une femme tenant fermement la croix et les trois clous de la crucifixion. C'est Hédroit. C'est ici la seule fois qu'est représentée aux frontons des grandes cathédrales la légende d'Hédroit. Dans le « théâtre vivant » de la Passion du XII^e, elle est la femme du forgeron qui forgea les clous de la crucifixion et qui, dans la nuit de Gethsémani, est déjà parmi ceux qui arrêtèrent Jésus. Les Évangiles sont muets à son sujet, tout autant que sur la façon dont les bourreaux romains se procurèrent les clous du supplice ... ²⁴

Photos: Yves Messmer.

²⁴ « Architecture et sculpture gothiques, cathédrale de Strasbourg » : *L'Histoire des Arts en Hypokhâgne Pour les élèves de l'option Histoire des Arts, classe d'hypokhâgne, Lycée Fustel de Coulanges*. http://lewebpedagogique.com/hida/?p=31655

D. Chapitre IV: La « Lance » et les « Clous » forgés

Le « Portement de Croix »²⁵ : légende d'Hédroit « Celle qui haït le droit établi » :





Heures d'Étienne Chevalier, enluminées par Jean Fouquet

Musée Condé, Chantilly, © R.-G. Ojeda,

RMN / musée Condé, Chantilly

... Pendant la montée au Calvaire, les soldats réquisitionnent Simon de Cyrène pour aider Jésus à porter sa croix, suivi de la Vierge et de saint Jean. À droite, sainte Véronique, agenouillée et tenant un voile, attend le Christ. En arrière-plan, le paysage parisien est dominé par la Sainte-Chapelle, bâtie pour abriter les reliques de la Passion. Un démon s'échappe des entrailles de Judas qui s'est pendu. Inspirée des mystères, la scène en contrebas montre la fabrication des clous par Hédroit, la femme du forgeron. Dans l'initiale D du cartouche, sainte Véronique présente le voile de la Sainte Face ...



L'enluminure de Jean Fouquet ci-dessus est explicite et traduit la même association « Lance – Clou » qu'a faite Claude Antoine Beau : un soldat a les pieds placés de part

et d'autre d'une Λογχη, *Lonchè*, «Lance» (mot grec, donc il est un *λογχινος, un *logchinos, un *Longinus* en latin; c'est le nom du «centurion» converti au calvaire, un

_

²⁵ http://expositions.bnf.fr/fouquet/grand/f078.htm

« Lancier – Lancelot²⁶ » : très important pour la suite et le lien avec la légende du « Graal » et pour l'équivalence $Longinus = Franke^{27} =$ « Franç > Français – Lanceur de Javelot » > François!).





Cette « Lance », tenue par le centurion (extrait à gauche de la peinture de *C.A. Beau*), servira à transpercer le corps du Christ et à en laisser le « Stigmate » ; ce même « Longin – Lancelot » ramasse deux clous déjà forgés pendant que la « *Faivresse - Fabresse » *Hédroit* forge le « Troisième ». Nous avons vu précédemment dans le récit du « Juif Errant » *Isaac*, l'adresse, l'invocation qui étaient faites à la « Trinité ». Les « Trois Clous » de la *Passion*

²⁶ Lancelot (et donc aussi Saint Longin), représentation d'un ancien dieu celte « artisan », Lug Lamfada, Lug « à la Longue Main », puis, selon une conférence de Christian David, ancien président du Groupement de Mythologie Île-de-France, d'un Saint Ermite du VI^e siècle, Frambourg – Frambault (< *Frankobaldus), dont la première partie du nom est composée de frankon « lance », est appelé primitivement Galaad, nom qu'il donnera à son fils « découvreur du Graal » ; il est aussi descendant de Joseph d'Arimathie ; son père est Ban de Benoïc, mais sa mère Élaine, « la Biche », porte le nom de l'impératrice, mère de Constantin, Hélène, qui découvrit les restes de la « Croix » et des instruments de la Passion dont les « Trois Clous » !

Plusieurs étymologies pour Franken > Franci sont possibles, elles sont d'ailleurs plus complémentaires que contradictoires : une racine indoeuropéenne *preg- « vaillant, courageux, avide, sans détour », une racine *prei- « libre, homme libre, digne de porter une arme, au parler franc » (cf. la « Franche-Comté ») et le nom germanique frankon « lance, javelot » issu de *(s)per-, *(s)preng- (J. Pokorny, Indo-Europanische Etymologische Wörterbuch, pp. 844-845 et p. 990 sqq., abréviation IEW. Berne, 1956), ce qui nous rapproche alors de la légende du centurion romain, Saint Longin converti à la mort du Christ quand il le transperce de sa « Lance » et des légendes des « Chevaliers de la Table Ronde et du Graal, apporté par Joseph d'Arimathie avec les « Trois Clous ». Pour ce qui est de « François », marcheur et pèlerin par excellence de Saint Jacques, qui reçut les « Stigmates » du Christ transpercé, nous savons qu'à sa naissance et à son baptême, le bébé, fils de Pierre Bernardone d'Assise et de Pica, épouse noble venue de Provence, s'appelait « Jean » comme l'apôtre « au pied de la Croix ». C'est son père commerçant qui l'appela le « Français », parce qu'il avait des échanges florissants avec le pays des « Francs ». Les noms de « Franc », et donc de « François », étaient portés aussi par les « Croisés » venus en Orient et à Jérusalem pour délivrer et protéger le Tombeau du Christ descendu de la « Croix » ! Il existe donc un « lien » sémantique et mythologico-historique entre le prénom de « François », le « Chemin de la Croix » et le « Crucifiement ».

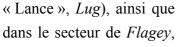
avec la « Couronne d'Épines » (photo à droite²⁸) l'encerclant comme dans l'iconographie de *Saint Louis*, maître des « Tertiaires de Saint François », rappellent en permanence la symbolique du « Triangle Divin » intégré au « Cercle » de la sphère terrestre.

Ce n'est pas un hasard si nous avons employé le nom féminisé de *Fabre*, à propos de la « Forgeronne » *Hédroit*, qui a besoin, pour sa forge, de feu et de charbon de bois. Son nom indique qu'elle n'a besoin ni de Maître, ni de Dieu : elle veut rester « Libre et Af**franc**hie ».

Tous les mots issus du latin *faber* « ouvrier, artisan, façonneur, fabricant », *faber ferrarius* « forgeron », *faber tignarius*, *lignarius* « charpentier, bûcheron » (nom important pour le rituel des « Bons Cousins Charbonniers », confrérie secrète, une sorte de **franc**-maçonnerie sylvestre, initiée ou protégée par le roi **Franç**ois 1^{er}, à l'origine plus tard des *Carbonari*), *faber aerarius* « fondeur de bronze, ciseleur », etc., tant en langue d'oc qu'en langue d'oïl, tels *Fabre*, *Favre*, *Fevre*, *Febvre*, *Faivre*, etc., depuis le moyen-âge, ont donc une connotation ou une sémantique possiblement liées à la « Fabrication » des « Instruments de la Passion » et encore plus à l'élaboration par la forge des Croix, notamment des « Croix de Mission » placées aux carrefours.

C'est ainsi qu'apparaissent, au XIX^e siècle, dans la région d'*Ornans* et de son hôpital *Saint-Louis*, par exemple à un carrefour de *l'Île-au-Prêtre* et du *Cormier*, dans la plaine de la « Fin », au pied de la colline de *Lugduniacum* – *Leugney* (référence au dieu gaulois à la







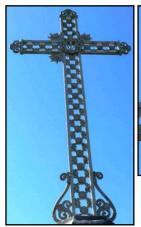
au Pays des Chênes et de Courbet (ci-dessous à gauche : entre Flagey et Silley ; à droite : entre Silley et Bollandoz²⁹), au cœur de nombreuses croix forgées, la « Couronne d'Épines »

²⁸ Vitrail, église Saint-Louis de la Roche-sur-Yon : http://mouvements.catho85.org/IMG/vitraux/ 00032.htm

²⁹ Photos Loïc Laporte.

32

encerclant les « Trois Clous » qui prennent, en la symbolisant, la forme d'un *Trivium* – « Trois Voies » (*Diana Trivia* était la déesse des *Carrefours*, dans l'antiquité³⁰).







C'est le résultat

d'une présence indubitable de confréries « pénitentes » anciennes, rénovées après les



différentes révolutions, liées à la « Sainte Croix », dont le rôle avait été

essentiel dans l'accueil et la protection des malades et des indigents, souvent sous la forme de « Charités », jusqu'à l'instauration des premiers hôpitaux. C'était le cas à Ornans, où avait été fondée en 1590 la confrérie du « Saint-Crucifix », autrement appelée « de la Croix » et surtout « des Pénitents Noirs » :

... La confrérie « de la Croix » mérite quelques détails. Les membres de cette association charitable aidait les familles pauvres et pourvoyait aux besoins spirituels et temporels des prisonniers.

Elle était dirigée par un conseil composé d'un prieur, d'un sous-prieur, de conseillers, d'un secrétaire, d'un recteur, d'un aumônier, d'un avocat, et d'un procureur des pauvres.

Fondée en 1590, en suite d'arrêt du parlement, elle n'eut pas tout d'abord un lieu de réunion particulier.

En 1593, le lieutenant local du bailli, qui en faisait partie, demanda au conseil, tant en son nom qu'en celui de ses confrères, l'autorisation qu'il obtint, de construire, au bas de l'église paroissiale « des jubés et galeries pour l'exercice de leur confrérie ».

Plus tard le 1^{er} septembre 1616, les confrères du Saint-Crucifix demandaient la permission d'édifier une chapelle au-dessus de celle des « Ames du Purgatoire », à gauche de la tour du clocher, avec une porte pour y entrer dès le lieu de leurs exercices ordinaires.

Le curé consulté, le magistrat les y autorise, à la condition qu'ils la construiraient à leurs frais, et que la porte serait percée sans aucun dommage pour l'église. Cette chapelle était construite l'année suivante, et le conseil voulut bien accorder alors aux confrères « seize pieds de bois de chêne pour faire courjons, pennes et chevrons et deux chariots de lattes pour estre le tout employé à la ramure et couverture de l'édifice ».

³⁰ Photos ci-dessus et ci-dessous : Loïc Laporte. C'est l'explication qu'il faut apporter à la présence d'arbres séculaires recevant les clous, clous aussi symboles de la marche des voyageurs et des pèlerins, et des statues des « Virgo Trivia » des « Vierges des Carrefours » dans le tronc des chênes, telle à Maisières, près d'Ornans (Notre-Dame-du-Chêne), au carrefour de la Malcôte.

En 1666, alors que les confrères se servaient encore de l'édifice, ils s'y assemblaient le dimanche à midy et faisaient sonner la grosse cloche, ce qui suscita des difficultés.

L'archevêque rendit un décret « par lequel ils ne pouvaient sonner que de l'autorité du magistrat, malgré un usage de 70 ans. »

Sur la fin du siècle, la confrérie se transporta à la chapelle Saint-Claude qui prit son nom.

Devenue puissante dans la localité, la confrérie de la croix finit par se créer des ressources qui facilitèrent singulièrement son œuvre charitable.

En 1678, elle eut l'ingénieuse idée de solliciter du parlement une décision tendant à ce que les cinq livres qui s'adjugeront aux pauvres, tant au baillages qu'en la châtellenie et mairie, sur les blasphémateurs et autres tirés en cause pour imprécations seront remises par le receveur des exploits ou par les condamnés ès mains du trésorier de cette confrérie pour estre distribuées aux pauvres ...

Naturellement il en était de même des carrefours du secteur de *Saules – La Barèche*, dans l'implantation des « Croix de Mission », comme les photos l'indiquent ci-dessous ; tout d'abord, en venant d'Ornans, à l'entrée ouest et sortie nord-est du village de *Saules* :



Ensuite non loin du carrefour, à Durnes, sur la route de la Barèche :





Lisons maintenant un passage d'un rituel d'intronisation des *Bons Cousins* et des *Carbonari* qui explique très bien l'enluminure de *Fouquet* et le tableau de *Claude Antoine Beau* où les « Trois Clous » sont mis en valeur³¹; nous présentons en illustrations (photos³² des « Amis de Lunas »³³) une « croix de mission » érigée en 1837 dans la région de *Lunas*, dans l'Hérault et quelques-uns de ses symboles qui semblent très proches de ceux évoqués par les « Bons Cousins Charbonniers » ; cela mériterait une étude :

... SECOND GRADE DE BON COUSIN (MAITRE)



Note. Les neuf jours de noviciat écoulés, on se rend à la forêt, sur un siège à charbon, pour conférer à l'apprenti le grade de maître. L'apprenti est accompagné d'un bon cousin. On réclame sa couronne; on place les bases, et on apporte les rubans. On lui fait réitérer ses obligations. Ensuite les instructions lui sont données par le grand maître.

Le grand maître. Demande : Où avez-vous été reçu ?

Réponse. Sur le petit drap.

- D. Où avez-vous passé?
- R. Dans une chambre d'honneur de bons cousins.
- D. Quelle est cette chambre d'honneur?
- R. Celle qui est au milieu d'une forêt, dans une vente, sur le siège d'un fourneau, entouré de trois bons cousins, tous les trois maîtres.
- D. Qu'y avez-vous remarqué?
- R. Un tronc d'arbre, sur lequel étaient cinq bases bien appuyées et bien édifiées
- D. Quelles sont ces bases principales?

R. Le petit drap, l'eau, le feu, le sel et le Christ.

- D. Qu'avez-vous observé de plus ?
- R. Un mouchoir blanc, du bois, de la terre, des feuilles, du fil, **une couronne blanche**, un échantillon et quelques rubans.
- D. Que signifie le petit drap?
- R. Celui où je serai enterré après ma mort.
- D. Que signifie l'eau?

http://www.rite-ancien-forestier.org/spip3/?2-grade-de-maitre&lang=fr : d'après le livre « Constitution et Organisation des Carbonari » par Edme Théodore Bourg (dit saint-Edme), Brisot-Thivars, libraires, Paris, 1822 : https://books.google.fr/books?id=kBcPAAAAQAAJ&dq=%22trois+clous%22+carbonari&hl=fr&source=gbs_n aylinks s

<u>avlinks s</u> 32 fiche par J et L Osouf - mai 2006 / actualisée en : juillet 2013 / janvier 2015 / juin 2015 / photos L Osouf.

³³ http://www.amisdelunas.fr/petit-patrimoine/croix/croix-mission.htm

- R. Celle qu'on jettera sur mon corps quand je ne serai plus.
- D. Que signifie le feu?
- R. Les chandelles qui s'allumeront autour de mon cadavre.
- D. Que signifie le sel?
- R. La terre dans laquelle je serai enseveli.
- D. Que signifie le Christ?
- R. La croix qui se portera en procession devant mes dépouilles mortelles.
- D. Que signifie le mouchoir blanc?
- R. Celui avec lequel sainte Véronique essuya le visage de notre bon cousin Jésus-Christ, Grand Maître de l'univers.
- D. Que signifie le bois ?
- R. Celui qui servit à former la croix au bon cousin Grand Maître de l'univers, et celui aussi qui servit pour pendre Judas après sa trahison.
- D. Que signifie la terre?
- R. Celle où le bois naît et s'élève.
- D. Que signifient les feuilles?





- R. La flagellation de notre bon cousin Grand Maitre de l'univers.
- D. Combien reçut-il de coups de verges ?
- R. Je me soumets; cependant on assure qu'il en reçut six mille six cent soixante-douze coups.

- D. Que signifie le fil?
- R. Celui qui servit pour faire un suaire au bon cousin Grand Maître de l'univers, et servira encore pour nous.
- D. Que signifie <u>la couronne</u>?
- R. Celle de notre bon cousin Grand Maître de l'univers.
- D. Que signifient les trois épines attachées sur la couronne ?



- R. <u>Les trois clous</u> qui percèrent les pieds et les mains de notre bon cousin le Grand Maître de l'univers, lorsqu'on le plaça sur la croix ...
- D. A quoi servit l'échelle ?
- R. A descendre de la croix notre bon cousin Grand Maître de l'univers.
- D. Combien avait-elle d'échelons, et que signifient ces échelons ?
- R. <u>Onze</u>. <u>Les trois premiers signifient les trois clous et la sainte Trinité</u>; les deux suivans, joints à ceux-là, signifient les cinq plaies; les sixième et septième, ajoutés aux précédans, signifient les sept péchés mortels que nous devons éviter, ainsi que les sept allégresses de la Sainte Vierge; les huitième et neuvième, avec les

sept premiers, signifient les neuf mois de grossesse de la Sainte-Vierge, et les dixième et onzième, qui complètent l'échelle, signifient les onze mille vierges ...

- D. Combien existe-t-il d'espaces dans l'échelle ?
- R. Douze, qui signifient les douze apôtres.
- D. Que signifie le prêtre qui va se préparer dans la sacristie ?
- R. Notre bon cousin Grand Maître de l'univers allant au jardin des oliviers ...

Nous renvoyons à l'étude parue sur notre site www.mythistoria.org, « Courbet et les Mythes de l'Humanité », en première partie Courbet, le Chêne, le Chien et le Raisin, puis en deuxième partie Courbet et la « Femme » au « Pays des Baumes » pour l'approfondissement des thèmes évoqués. Mais il nous faut tout de même insister sur ces liens instaurés, par l'expression des nom, prénom ou surnom de « François » entre la fonderie des « Métaux », notamment du minerai de « Fer » et la « Forêt » profonde qui permet, par ses fournitures en bois et donc en « Charbon », cette « Fonte » : le « Clou » et particulièrement les « Trois Clous » deviennent alors le symbole de cette véritable « Transmutation » marquant ainsi l'iconographie et le patronage des sociétés, des confréries des métiers de la métallurgie.

E. Chapitre V : Les Prénoms baptismaux et le Tiers-Ordre

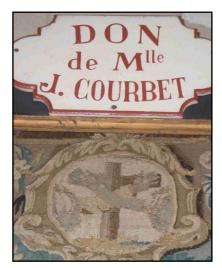
Cette sémantique des noms est remplacée ou encore amplifiée par le choix baptismal ou post baptismal des prénoms liés à la « Croix » ou évoquant tout d'abord les métiers concernés, comme *Joseph* (de *Nazareth* par exemple, le « Charpentier » ou d'*Arimathie*, le « Creuseur de Tombeau » !), les reliques vénérées lors des pèlerinages, voyages, croisades, comme *Jean-Baptiste*, *Élisabeth* (*Isabelle*), *Jacques*, *Louis*(*e*), mais surtout rappelant le thème de la « Marche – Pénitence », voulue et pratiquée, par les fondateurs (-trices) ou réformateurs (-trices) des ordres mendiants et prêcheurs et d'un « Tiers-Ordre » d'accompagnement (*Roch* par exemple), tels *Dominique*, *Catherine* et surtout *Claire* (*Clarisse*), *Colette* et *François*(*e*)...



C'est ainsi qu'en 1222, *François d'Assise*, après avoir soutenu *Claire* pour la fondation du « second ordre » des *Clarisses*, fondera le « Tiers-Ordre », 1'« Ordre de la Pénitence »³⁴, à l'origine de bon nombre de confréries hospitalières ou assistantes sur la route des « pèlerinages » des « Pénitents » et des sites où étaient vénérées les reliques et la « Sainte Croix ». Sur la tapisserie ci-dessus (et détail ci-dessous) figurant la remise du manteau du

³⁴ Cérémonie du Tiers-Ordre par les Franciscains « Cordeliers » avec les instruments de la *Passion*, « Couronne d'Épines » et « Cordelière » : tapisserie offerte par *Juliette Courbet* à l'*hôpital Saint-Louis* à Ornans.

Tiers-Ordre, des « Pénitents gris », apparaît nettement la relique principale vouée à la dévotion, la « Couronne d'Épines ».

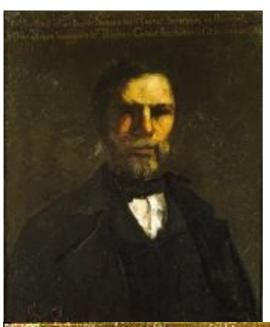






39

Le rôle de ces confréries, de ces « compagnies » de « Pénitents » ou des « Tiers-Ordres » (tableau ci-dessus³⁵) qui signaient dans les armoiries des « Cordeliers » avec les instruments et les stigmates aux bras de la *Passion* comme dans la tapisserie offerte par *Juliette Courbet* à *l'Hôpital Saint-Louis d'Ornans* (page précédente), fut primordial tout au long des siècles y compris dans la formation gratuite scolaire, universitaire et surtout « artistique » de nombreuses personnalités d'origine modeste mais aux talents reconnus.



Le lien entre la peinture de la « Sainte-Face » (Ecce Homo, copie par Gustave Courbet de Guido Reni), la tapisserie du Tiers-Ordre offerte par Juliette (que la manufacture des Gobelins étudie actuellement, mais en contestant son origine, par ailleurs attribuée à la manufacture de Beauvais selon un livre découvert par Loïc Laporte), l'hôpital Saint-Louis et Gustave et Juliette Courbet, est à chercher du côté de la famille Cuenot; en effet, les frères Cuenot, Urbain et Théodore, sont très liés à Gustave Courbet.

Eritaritari est un Dan de l'Auteur à Mère Curnet Superieure à le Phonitait. Monda seuve Suuvemet e la Micelara Curnet Bienfailteaves Cet he para maistea

Un portrait (ci-dessus)³⁶, déposé au Musée Courbet, de *Théodore Cuenot* (1844 ? ou peint de mémoire par Courbet selon certains) est offert **en don de l'auteur à Mère Cuenot**, **Supérieure de l'Hôpital**, **en souvenir de** *Théodore Cuenot*, **« Bienfaiteur de cet Hôpital**, mort en 1847 : il est donc fort possible que ces liens d'amitié et de bienfaisance trouvent leur origine dans le Tiers-Ordre franciscain qui avait des membres certainement dans les deux familles (sûr pour Juliette, et possible pour Théodore!), et qui se consacrait justement à l'assistance hospitalière depuis *Sainte Élisabeth de Hongrie* et *Saint Louis*.

C'est ainsi que nous le montrent, pour ce qui est de ces sociétés de bienfaisance, des épisodes de la vie de *Claude Antoine Beau*, mentionnés dans le *Journal de Charles Weiss* de 1823-1833 et relatés en introduction, et l'histoire de la famille du fondateur du célèbre

³⁵ Tableau des « Trois Ordres Séraphiques » (Franciscains), chapelle de *Notre-Dame de Liesse*, Fleury d'Aude. ³⁶ http://les.tresors.de.lys.free.fr/peintres2/peintre/courbet/galerie13/111 portrait de theodore cuenot.htm

« Musée Fabre » de *Montpellier*, au pays de *Saint Roch*, dont un des conservateurs successeurs, très imprégné de religion comme lui, sera *Jacques – Louis - Alfred Bruyas*, le célèbre mécène de *Courbet* :

... « Chez Fabre, le héros de roman a fait tort à l'artiste », écrivait en 1923 André Joubin, conservateur du musée de Montpellier. Singulier parcours en effet, à bien des égards romanesque et énigmatique, que celui de ce provincial aux origines obscures. La famille et la prime jeunesse sont peu connues. François Xavier Fabre est né le 1er avril 1766, quatre ans après son frère Henri, de <u>Joseph Fabre</u>, peintre et de Catherine Flory, son épouse. Il semble issu d'un milieu modeste, traditionaliste et dévot. Son père appartient à l'influente Compagnie des Pénitents Bleus et les fils Fabre ont bénéficié très tôt d'appuis qui ont permis à l'aîné de devenir médecin et au cadet d'acquérir une solide culture classique. Sa première formation artistique, il la doit aux « Ecoles de dessin » publiques et gratuites financées par la Société des Beaux-Arts, groupement d'amateurs fondé en 1779 et animé par le libraire et marchand d'estampes Abraham Fontanel. Dans ses rangs figurent des nobles et des bourgeois collectionneurs et mécènes tels que Philippe-Laurent de Joubert, trésorier des Etats du Languedoc, et des artistes tel que le peintre Jean Coustou, premier maître de Fabre, resté lié au Montpelliérain Joseph-Marie Vien connaissant une glorieuse carrière parisienne. Les plus doués des élèves sont envoyés à Paris et à Rome, aux frais de certains membres de la Société, et particulièrement de Philippe-Laurent de Joubert. C'est sûrement lui qui fournit l'apprentissage parisien du jeune Fabre, qui, en mars 1783 et grâce à la protection de Vien, est admis dans l'atelier le plus novateur de la capitale, celui de Jacques-Louis David ...³⁷



Ainsi les prénoms et nom de *François-Xavier Fabre* étaient prédestinés! L'on sait aussi qu'à *Montpellier* les « Pénitents Bleus » trouvaient leur origine dans une primitive confrérie qui avait pour patron *Saint Claude* et prenaient soin des corps dans une « Charité », un hôpital avec un culte très marqué pour la « Sainte Croix », patronages associés que nous retrouverons aussi au moment de l'arrivée des *Frères Minimes* et de l'installation d'une « Charité » en 1605³⁸ à *Ornans*

http://museefabre.montpellier3m.fr/content/download/1998/17686/file/DP%20Fabre.pdf.: Dossier de presse « Rétrospective François-Xavier Fabre ».

³⁸ Ironie de l'histoire ou mythe, les *Minimes*, fondés par *Saint François de Paule*, à l'origine du prénom royal de *François*, s'installent au « Verger d'Andelot », du nom du chevalier qui, avec Étienne de Grospain, fit prisonnier à *Pavie François 1^{er}*, le célèbre vainqueur de *Marignan* : cf. p. 17 : « ... *François 1^{er}* laissera appeler sa victoire guerrière de *Marignan*, les jours de la fête de l'*Exaltation de la Sainte-Croix*, les 13-14 septembre 1515 (13 > 14 > 15!), les ou la « *Journée Sainte-Croix* » et le pape *Léon X*, un Médicis, reconnaissant en *François 1^{er}*, un nouveau sauveur de type *Constantin* ou *Héraclius*, lui offrira une relique de la « Vraie Croix » ...

(photo à gauche), alors que par ailleurs il existait, comme nous l'avons vu précédemment, une confrérie de la « Sainte-Croix », patronnée par *Saint Claude*, qui soignait les malades³⁹.

Retenons que le prénom de « Claude », vient d'une racine indoeuropéenne « sonore » *kel- > *kleu-d-, *klud-, *klaw-⁴⁰, qui souligne à l'origine les « sons, bruits, résonnances », occasionnés par la « frappe », le martèlement des métaux pour la fabrication des outils de fixation.







C'est aussi un ensemble « sonore » qui se propage » ou les bruits anormaux, « entendus », « choquants » des pas et déplacements, des chaussures (« à clous » que les cordonniers réparaient sur le parcours !), des bêtes de somme (liens des clouteries avec les maréchaux-ferrants et culte à *Saint Éloi*, comme à l'église de Lods -25: ci-dessus au centre et à droite), des voyageurs « clopinant » ou « clochards », pèlerins, marcheurs, à qui on

³⁹ Note extraite de notre étude sur l'installation des « Frères Minimes » en 1605 à Ornans en cours de publication, Minimes dont la devise était, comme elle apparaît encore dans une clef de voûte de leur ancien monastère (ci-dessus : Visitation actuelle), qui servit au début du 19^e siècle de « Petit Séminaire », « Charitas » : ... Un ancêtre de la « Wisigothe » espagnole Blanche de Castille, mère de Saint Louis, fut Raymond, comte de Bourgogne: le Château d'Ornans où résidaient souvent, à la fin du XIIIe siècle, Othon IV et Mahaut d'Artois, prend dès lors une certaine importance dans la lignée de Saint Louis grand maître du Tiers-Ordre et de sa descendance, d'autant que leur chapelle portait la dédicace non seulement de Saint Georges, mais voisinait avec une autre dédiée à Saint Jacques de Compostelle : le nom de Saint Louis donné à l'hôpital nouvellement construit au pied du Château (castellum in Burgundia), au début du XVIIIe siècle, avec l'installation définitive des « François », en pays de Burgondie, est-il en rapport avec cette filiation ? L'hôpital bénéficiera de l'Aumône de Mahaut, petite nièce de Saint Louis, donation faite au profit des pauvres à sa mort ; il prend le relais des confréries, notamment de celle de la Sainte Croix, qui officiait en la chapelle Saint Claude (= Cloud!), sur la « Place du Jura » actuelle, et certainement aussi de la « Charité » des Frères Minimes de Saint François de Paule, située de surcroît près de la chapelle Saint Christophe (fête le jour de Saint Jacques), à la « Ville Haute ». De là à penser que le « Tiers Ordre des Minimes » a influencé la création de l'hôpital d'Ornans, il n'y a qu'un pas assez facile à franchir, d'autant que les ordres mendiants ou prêcheurs, jacobins, cordeliers, clarisses étaient présents dès le XIII^e siècle à Besançon et que leur influence a dû croître au cours des siècles dans toute la région.

40 J. Pokorny, *Indo-Europanische Etymologische Wörterbuch*, p. 545, sqq. (sens d'appeler, crier, (ré)sonner: latin clarus « clair », clamare « clamer », vieil irlandais cailech « coq » > Chantecler!, celtique clocca, « cloche » et p. 604, sqq. (latin *clavis* « clavette », vieil irlandais *clo* « clou »), abréviation *IEW*. Berne, 1956.

raccommodait les corps et les pieds transpercés par les «Épines» piquantes comme des « Clous » que l'on « tirait » comme on pouvait (cf. « le Tireur d'épine » du temple de Grandson en Suisse, sur le Chemin de Saint Jacques : ci-dessus, à gauche) ...

Et rappelons-nous ce qui a conduit les « Peregrini – Pèlerins » à « marcher », à la manière d'un « Chemin de Croix », ou mieux tel le « Juif Errant » appelé Isaac (cf. p. 20, sqq.), comme, dans la Genèse, le père des Gémeaux Ésaü et Jacob, en direction de Saint-Jacques et de la Fin du parcours à Terre avant la Mer, en direction du « Champ de son Étoile de Mer » (Campus Stellae - Compostelle), la dévoreuse (à droite⁴¹) par excellence de « coquilles Saint-Jacques » sur la plage Finisterre: Jacobus Israël est Claudius: Jacques - Israël est un Claude! Un « Boiteux » sur Terre, mais pas dans l'Eau! Pourquoi?



Adonai, le « Seigneur Jésus », « Fils de Dieu » naît à Bethléem – Ephrata, la ville où mourut l'épouse de Jacob, Rachel accouchant de son dernier-né, Ben-Oni « Fils de ma Douleur », épithète qui devint, par la volonté de Jacob, Beniamin « Fils de la Droite, Fils de Bon Augure ». Le patriarche dressa une « stèle » en sa mémoire.

Bethléem, la « Maison du Pain », la ville nourricière des premiers instants de la vie, devient donc célèbre et synonyme à la fois de Fécondité et de Deuil : on retrouvera ces « larmes





versées » dans les différentes religions des mondes sémitiques et indo-européens; cela sera repris tout d'abord dans la symbolique des cadeaux des « Trois Rois Mages » (à gauche, église d'Avoudrey -25); or l'épithète de Christophoros, Christophe, Christol, « Porteur de Christ », est donnée aussi à cette ville de Bethléem, qui les accueillera venus de l'Orient suivant l'« Étoile » jusque chez *Joseph* et *Marie* de la tribu du «Lion de Juda», fils de Jacob - Jacques, le « Gémeau » d'Ésaü, Primigenus, « Premier Né » d'Isaac et de Rébecca.

⁴¹ Photo Wilfrid Weidmann



Le « Jumeau » *Jacob*, le « Sédentaire », devenu *Claudius*, « Boiteux », comme un *Vulcain*, par sa lutte nocturne contre « Dieu », appelé ainsi *Israël*, est donc le « Premier Conçu » et résume dans son nom toutes les « Marches des Pèlerins » du Monde (à gauche, église de Montgesoye – 25), puisque « tenant le pied » comme un « tireur d'épine claudicant », en futur *Adonai* - Maître, de son « Jumeau », à sa « Naissance » :

... « Il y a deux nations en ton sein, deux peuples issus de toi se sépareront, un peuple dominera un peuple, l'aîné servira le cadet ». Quand vint le temps des couches de Rébecca, voici qu'elle portait des jumeaux. Le

premier sortit : il était roux et tout entier comme un manteau de poils ; on l'appela Esaü ; Ensuite sortit son frère et sa main tenait le talon d'Esaü ; on l'appela Jacob. Les garçons grandirent : Esaü devint un habile chasseur, courant la steppe ; Jacob était un homme tranquille, demeurant sous les tentes ... 42

Remarquons enfin que *Saint Joseph* préfigure totalement son «Fils» *Jésus* « crucifié » : il est à la fois un « Couronné », tel que nous le représente une très rare peinture de fin renaissance (à droite) de la Chapelle *Saint-Georges* du Château d'Ornans où du temps de Mahaut d'Artois et d'Othon



IV, comte de Bourgogne, existait aussi une chapelle dédiée à *Saint Jacques* et l'utilisateur de « Clous » par excellence et des instruments de la Passion.



A la fois « concepteur – architecte » de par son métier de « Charpentier », père de *Jésus*, « Premier-Né » (ce qui annonce un second !) représenté très souvent avec *l'enfant* sur le bras (à gauche, église d'Ornans »), il est de plus lui aussi « Fils de Jacob » dans la généalogie de *Saint Matthieu*, l'Évangéliste qui nous raconte le périple des *Mages* : son père véritable, donc le « grand-père » de *Jésus*, s'appelle effectivement *Jacob* ; ce ne peut pas être un hasard.

⁴² Bible de Jérusalem, chapitre 25, 23-27, édition du Cerf, Paris 1956.



Le champ sémantique de *Joseph* englobe donc la notion de « Fils de Jacob », encore appelé « Israël »! Et *Jacobus* est traduit en français par *Jacques*! *Saint Jacques*, martyrisé à Jérusalem par **Hérode** « **Agrippa** » « **Celui qui est né les pieds en avant** » et *Saint Christophe*, lui aussi « Porteur de Christ » (à gauche, église Saint-Laurent, Grenoble) et « *Traverseur d'Eau », mais primitivement le « Réprouvé à tête de Chien », sont fêtés, aux levers « caniculaires » des constellations du « Chien » *Sirius - Sôthis* qui marquait l'ancien solstice d'été en Égypte (précession des équinoxes) et du *Lion* (de *Juda* aussi ?), le 25 juillet, un mois après la « Nativité de Jean le Baptiste ».



Enfin Saint Joseph, « Celui qui aide » en araméen, est, dans la vie de Jésus, le « Premier Marcheur », tout d'abord dans la « Fuite en Égypte » (à gauche, hôpital Saint-Louis d'Ornans), après la visite des Rois Mages, relatée par Saint Matthieu, puis au moment du pèlerinage annuel de « cette Famille à Trois » à Jérusalem (Ci-dessous à droite, église de Lods - 25), passage

essentiel de l'Évangile de Saint Luc (2, 41-51), malheureusement mal étudié par les exégètes,

malgré des chiffres cités évidents, « douze » et « trois ».

Cet épisode vaut largement celui des Noces de Cana, où Joseph est absent ou mort : Jésus, « 12 Ans », « oublié » par Joseph et Marie, qui le croient dans la caravane de retour, est resté pendant « 3 Jours », dans le Temple au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant, stupéfiant par son intelligence ; il répond à ses parents angoissés qui lui reprochent cet abandon qui rompt le chiffre « 3 » : « Ne saviez-vous pas que je me



dois aux affaires de mon Père ? », ce « Père » qui va l'abandonner sur la croix ...



La Vie publique de *Jésus*, petit-fils de *Jacob*, fils de *Joseph*, « Pèlerin - Marcheur » vers le Temple de Jérusalem, commence là (peinture à gauche⁴³), à une première Pâque, et finira par le « Chemin » douloureux vers le « Calvaire », avec sa « Mère » qui ne le quittera plus (ci-dessous à gauche : station IV, copie adaptée de *Lo Spasimo* de *Raphaël* par *Claude Antoine Beau*) !



Chemin de l'« Enfant » de 12 ans vers *Jérusalem* commencé par « Trois Jours » (et Trois Nuits!) en séjour dans le « Temple » ...

Ce « Temple » dont les rideaux se déchireront, comme la « Tunique du Grand Prêtre », à la Mort du « Corps – Temple » de Jésus-Christ, « Roi d'Israël » (selon l'Évangile de Marc) couronné d'Épines, transpercé par « Trois Clous » sur la Croix et par la « Lance » du soldat romain :

... Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé ... (Jean,19, 37)

Déchirure au moment de l'obscurité de l'éclipse, commençant les « Trois Jours - Nuits » de « *Descente aux Enfers* », et la « Mise au Tombeau » par un autre *Joseph*, avant la *Résurrection*, la *Renaissance* :





Un <u>Joseph</u> le fit naître dans une grotte – étable (à gauche, « Nativité » avec *Joseph* tenant la « Chandelle », église de Vuillafans – 25) ...

Domaine public : peinture par un disciple de *José de Ribeira* ; photographe David Monniaux, Kunsthistorisches Museum de Vienne : https://fr.wikipedia.org/wiki/Jésus parmi les docteurs#/media/File:Jesus and the doctors of the Faith dsc01

<u>783.jpg</u>

Un <u>Joseph</u> l'inhuma dans une grotte – sépulcre (ci-dessous à gauche : station XII, « le Christ Crucifié », copie adaptée de Karel Dujardin par Claude Antoine Beau ; à droite, station XIV, La « Mise au Tombeau », copie adaptée de Le Titien par Claude Antoine Beau. Et à droite : Église d'Ornans, chapelle des Granvelle, extrait de la « Déploration » du Bronzino - copie par Dargent : les « Trois Clous » dans la main de Joseph d'Arimathie.





... C'était environ <u>la sixième heure</u> quand, le soleil s'éclipsant, l'obscurité se fit sur le pays tout entier, jusqu'à la neuvième heure. Le rideau du temple se déchira par le milieu, et Jésus dit en un grand cri « Père, je remets mon esprit entre tes mains » Et, ce disant, il expira.

A la vue de ce qui s'était passé, le centurion glorifiait Dieu, en « Sûrement cet homme était un juste! » ...

disant: Survint alors un membre du Conseil,

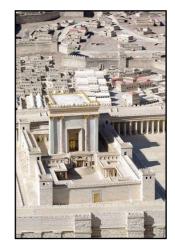
nommé Joseph, homme droit et juste. Celui-là ne s'était pas associé ni au dessein ni aux actes des autres. Il était d'Arimathie, ville juive, et attendait le royaume de Dieu. Il alla trouver Pilate et demanda le corps de Jésus. Puis il le descendit de la croix, le roula dans un linceul et le plaça dans une tombe taillée dans le roc, où personne encore n'avait été mis. C'était le jour de la préparation, et déjà pointait le sabbat ... (Luc, 23, 44-55)



... La Pâque des Juifs approchait. Jésus

monta à Jérusalem. Il trouva dans le Temple les marchands de bœufs, de brebis et de pigeons et les changeurs assis à leurs

comptoirs. Se faisant un fouet de cordes, il les chassa tous du Temple, avec leurs brebis et leurs bœufs; il dispersa la monnaie des changeurs, renversa leurs tables et dit aux



vendeurs de pigeons : « Ôtez cela d'ici. Ne faites plus de la maison de mon Père une maison de commerce ». Un mot de l'Écriture revint à la mémoire de ses disciples :

Le Zèle pour ta maison te dévorera

Alors les Juifs intervinrent et lui dirent : « Quel signe nous montres-tu

pour agir ainsi ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce sanctuaire ; en trois jours je le relèverai ». Les Juifs lui répliquèrent : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce sanctuaire et toi, tu le relèveras en trois jours ? » Mais lui parlait du sanctuaire de son corps. Aussi quand Jésus ressuscita d'entre les morts, ses disciples, se rappelant qu'il avait tenu ce propos, crurent-ils à l'Écriture et à la parole qu'il avait dite ... (Jean, 2, 13-23)⁴⁴





(Mosaïques : basilique d'Aquilée - Frioul)

... De même en effet que Jonas fut dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits ... (Matthieu, 12 40)

⁴⁴ Pour tous les Évangiles, *Bible de Jérusalem*, édition du Cerf, Paris 1956.

Photos Domaine Public : https://fr.wikipedia.org/wiki/Purification_du_Temple

⁻ Réplique du temple de Jérusalem : auteur Bertold Werner

https://fr.wikipedia.org/wiki/Purification du Temple#/media/File:Jerusalem Modell BW 3.JPG

⁻ Le Gréco, Christ chassant les marchands du Temple : auteur : National Gallery de Londres https://fr.wikipedia.org/wiki/Purification_du_Temple#/media/File:El_Greco_016.jpg



(Matthieu, 16, 21)⁴⁵



... A dater de ce jour, Jésus commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, **être mis à mort et, le troisième jour, ressusciter** ...



... Or, les grands prêtres et le Sanhédrin tout entier cherchant un faux témoignage contre Jésus, en vue de le faire mourir ... Finalement ils en trouvèrent deux (faux témoins) qui déclarèrent : « Cet homme a dit : « Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours » ... Alors le Grand Prêtre déchira ses vêtements en disant : « Il a blasphémé! » ... (Matthieu, 26, 59-65) 46

... Les passants l'injuriaient en hochant la tête et disant : « Toi qui détruis le temple, et en trois jours le rebâtis, sauve-toi toi-même ! Si tu es Fils de Dieu et descends de la croix ! » ... (Matthieu, 27, 39-40)

Photo Yves Messmer: « Passion du Christ au Roseau ». Copie par Gustave Courbet de l'Ecce Homo de Guido Reni.

Domaine public : Gemäldegallerie Berlin : Résurrection de Jésus par Hans Mulstcher (1400-1467), où apparaissent mis en évidence les trois stigmates dus aux « trois clous ».

https://fr.wikipedia.org/wiki/Résurrection_de_Jésus

https://fr.wikipedia.org/wiki/Résurrection_de_Jésus#/media/File:Hans_Multscher_-_Resurrection_-_WGA16328.jpg

WONTOBE LA Pour tous les Évangiles, *Bible de Jérusalem*, édition du Cerf, Paris 1956.

Photo Yves Messmer: Copie de Le Poussin par Claude Antoine Beau: Station I « Jésus devant Ponce Pilate ou Caïphe ».

⁴⁵ Pour tous les Évangiles, *Bible de Jérusalem*, édition du Cerf, Paris 1956.

... Nous l'avons entendu qui disait : « **Je détruirai ce temple fait de main d'homme, et en trois jours** j'en rebâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme » ... Alors <u>le Grand Prêtre déchira sa tunique</u> ... (Marc, 14, 58-63)

... C'était la troisième heure quand ils le crucifièrent ... Les passants l'injurièrent en hochant la tête et disant « Hé! Toi qui détruis le temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même en descendant de la croix! » Pareillement les grands prêtre avec les scribes se gaussaient entre eux et disaient : « ... Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, pour que nous voyions et que nous croyions! » Même ceux qui étaient crucifiés avec lui l'outrageaient.



Quand ce fut la sixième heure, l'obscurité se fit sur le pays tout entier jusqu'à la neuvième heure. Et à la neuvième heure, Jésus clama un grand cri : « Eloi, Eloi, lama sabachthani », ce qui signifie « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » ... Or Jésus jetant un grand cri expira. Et le rideau du Temple se déchira en deux, du haut en bas. Voyant qu'il avait expiré, le centurion, qui se tenait en face de lui, s'écria : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu! » ... (Marc, 15, 23-39)

A gauche : extrait de la copie adaptée par Claude Antoine Beau de la station XII de Karel Dujardin

« Mort du Christ sur la Croix ».

Ci-dessous à gauche : copie adaptée par Claude Antoine Beau de la station XIII de J.-B. Regnault « La Descente de la Croix du corps du Christ et la Déploration ».

Ci-dessous à droite, extrait de la copie adaptée par Claude Antoine Beau de la station XI d'Abel de Pujol, « Le Centurion observe le crucifiement ».





Finalement le prénom de *Joseph*, même au moment de la mort du Christ, reste omniprésent au niveau des symboles dégagés par le bois et les métaux du « Chemin de Croix » ; il suggère parallèlement une épithète, futur surnom ou prénom, équivalente pour le sens, celle très romaine et vulcanienne de *Claude*, soulignant à la fois les difficultés de la « Marche » et les « Trois Clous » du Forgeron. Ce prénom commence à partir de maintenant une importante mythologie pour aboutir, via *Constantin*, dans la « Couronne de Fer » des *Lombards* puis des Empereurs dans la continuité des *Carolingiens*. Nous l'étudierons !





Une peinture (ci-dessus à gauche, église de Bonnay – 25) de la *Sainte Famille* dans l'atelier de charpentier de *Nazareth*, résume bien à la fois la Vie cachée, pleine de Sagesse de l'« Enfant » après son voyage initiatique à *Jérusalem* et sa Destinée, au bout de « Chemin » vers la Croix : elle nous montre l'Enfant - Jésus façonnant une « Croix », le « Marteau » près de lui.



Jouxtant (à droite, cidessus, et détails : ci-contre, à gauche et à droite), nous avons insisté sur cet aboutissement des « Trois Clous » en présentant la XI^e station, le « Crucifiement de Jésus » très évocateur, peint par Claude Antoine Beau d'après Abel de Pujol,

peinture à jamais détruite à l'église Saint-Roch de Paris ...

F. Chapitre VI: La Peau, le Cordonnier et les « Trois Clous »

La sémantique de la racine *kleud- a débouché sur le sens figuré d'« Illustre, rendu célèbre par les bruits propagés » (> germanique Chlodo- > Cloud, Clodomir, Clotharius, et Chlodovechus > *Hludwigus > Clovis > *Hlovis > Louis): ainsi Claude vient de (le germanique Clodo-, Clodion, Cloud, etc., a parfois été confondu avec) l'épithète latine claudus « boiteux » attribuée au dieu antique « Forgeron », mais aussi dieu des « Charpentiers » et des « Charpentiers de marine » qu'était Vulcain⁴⁷ (aux articulations mal ajustées et qui « clopinait » : ses forges étaient sous l'Étna, au pays de Sainte Agathe!),

fabriquant notamment la *clauis* « clef », le *Clauus* « Clou », la « Clavette », pour *claudere*, *cludere*, « fermer, clore, clôturer, ajuster, fixer » :

Ainsi nous retrouverons très souvent un culte à des *Saints Claude*, (à droite : église d'Ornans), comme à *Flagey*, au pays de *Courbet* (associé à *Saint Nicolas*, comme à *Saules*), dans les sites où l'on travaillait le fer au même titre d'ailleurs que *Saint Éloi*.

Nous le rencontrons sur le plateau nord-est, à Épenouse, où il y avait un haut-fourneau, non loin de Vercel (< gaulois Vercellus « le Très Grand Frappeur », équivalent au dieu gaulois Sucellus « le Bon Frappeur », même racine *kel-, *kleu- que Claude!): église Sainte-Agathe et Saint-Éloi); ce sera le cas notamment au pays des Saints Ferréol et Ferjeux à Besançon et



des *Saints Ferréol et Julien*, martyrisés par *Crispinus*⁴⁸ à *Vienne*⁴⁹ et *Brioude*. Les dédicaces de l'hôpital des *Pénitents Bleus de Montpellier* soulignent bien cet attachement, par le choix des Saints invoqués qu'ils avaient à « traiter la peau », souvent découpée en lanière (cf. le martyre de *Saint Barthélemy*) et à la soigner et à la « suturer » (*sutor* en latin « cordonnier » !).

NOTICE HISTORIQUE CONCERNANT LA DÉVOTE ET ROYALE COMPAGNIE DES PÉNITENTS BLEUS DE MONTPELLIER⁵⁰.

⁴⁷ Et *Saint Joseph*, leur patron : le jour de sa fête, à l'équinoxe, on brûle, à *Valence* en Espagne, lors des *Las Falles*, « les Failles », initialement les copeaux des charpentiers de marine.

⁴⁸ Toute une étude a été faite dans notre site www.mythistoria.org, « Iulus, Julius et Julianus », sur les liens sémantiques établis entre les adjectifs crispus, crispinus, crispinianus « à la toison naissante » et la « peau – cuir » débarrassée des poils et exploitée par les « cordonniers », utilisateurs d'« alènes » et de « clous » ; ces derniers avaient d'ailleurs pour patrons Saints Crépin et Crépinien, dont le martyre (ils furent cuits dans un chaudron) simulait très bien le tannage des peaux ! Voir dans quelques lignes.

⁴⁹ Saint Claude, évêque de Vienne, est fêté le 1^{er} juin ; l'évêque de Besançon, le 6 juin.

⁵⁰ http://penitentsbleus34.free.fr/historique.html

... La grande majorité des Confréries de pénitents s'est développée à partir de la Contre-réforme. Cette institution s'est installée dans les mœurs languedociennes et provençales à compter de cette période, mais elle remonte à des temps plus anciens, ce qui est le cas de La Dévote et Royale Compagnie des Pénitents Bleus de Montpellier.

La naissance de la Confrérie, remonte à 1040, période à laquelle Arnaud premier occupait le siège épiscopal de Maguelonne.

Il existait alors, hors des murs, à l'ouest de la ville, dans la zone aujourd'hui occupée par l'institution « La Providence » et le nouveau jardin public créé entre le boulevard Clemenceau et la rue Chaptal, un vaste cimetière dans lequel quelques illustres personnages furent inhumés (tel Placentin illustre fondateur de l'Ecole de droit le 13 février 1192) et un établissement hospitalier, **La Charité Saint Barthélemy**.

L'église des Saints Barthélemy et Cléophas (le corps de Saint Cléophas, l'un des pèlerins d'Emmaüs, fut porté en sa ville par Guilhem V de Montpellier revenant de Terre Sainte) fut édifiée pour desservir l'hôpital et le Charnier de la Charité Saint Barthélemy.

Monseigneur Arnaud évêque de Maguelonne affecte alors, une chapelle particulière, la chapelle <u>Saint</u> <u>Claude</u>, à une association laïque, qui desservait l'hôpital et qui était également chargée d'offrir à Dieu des prières pour les âmes des personnes inhumées dans le charnier.

La confrérie sous divers noms, <u>Saint Claude</u> du Carnier, Charité Saint Barthélemy, Notre Dame et Saint Claude du charnier Saint Barthélemy, Saint Claude, remplit sa mission sans incident notable pendant cinq siècles. Les services qu'elle rend sont appréciés de tous. De nombreux fidèles et non des moindres vont à elle. Ainsi Guilhem V, seigneur de Montpellier et ses deux fils.

La Confrérie recueille de nombreux legs, notamment de Monsieur Guillaume de Saint Félix, seigneur de Montpezat, et finit par acquérir une telle importance, qu'elle peut construire, pour elle seule, au XVe siècle une grande église, à côté de Saint-Barthélemy, Notre Dame du Charnier et Saint-Claude.

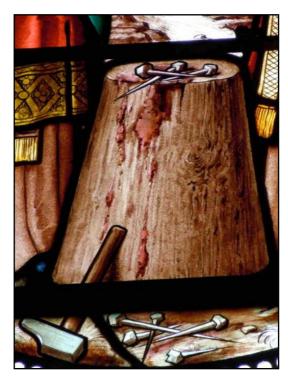
Monseigneur Jean de Bonail, évêque de Maguelonne, consacre la nouvelle église en 1481 et donne à la Confrérie ses premiers statuts.

L'église comporte <u>huit chapelles consacrées à Saint Claude</u> évidemment, mais aussi à la Sainte Vierge, à Saint Michel, à Saint Antoine, <u>à Saint Ferréol, à la Sainte Vraie Croix, au Saint Sépulcre et à Saint Jean</u>. Le six août 1487, le pape Innocent III accorda même des indulgences aux fidèles qui visiteraient les autels des chapelles de la Sainte Croix et du Saint Sépulcre!

Nous noterons donc la dédicace dans cette « Charité » des « Pénitents Bleus » d'une chapelle à *Saint Ferréol de Vienne*, compagnon de *Saint Julien de Brioude*, mais dont l'homonymie est frappante avec celle des *Saints Ferréol et Ferjeux*, martyrisés par le gouverneur romain à *Vesontio – Besançon*, *Claudius*, avec des « clous de fer » ou des « alènes de cordonnier », plantés sous les ongles et autour de la tête (tels *Saints Crépin et Crépinien* ou *Quentin* martyrisés eux aussi de cette manière, dans leurs premiers tourments), comme nous

le montre un vitrail de l'église de *Lods*, dans la vallée de la *Loue*, célèbre par ses « clouteries » et ses « martinets » (ci-dessous).





Apparaissent sur le billot des martyrs, « Trois Clous », avec à ses pieds le « Marteau » (ci-dessus). Si, à *Ornans*, ville proche aux clouteries tout aussi connues, on y vénérait *Saint Claude*, à *Lods* on vénérait *Saint Éloi* (à droite), Patron des « Forgerons et « Maréchaux-ferrants », inventeur justement des reliques à la fois des *Saints Quentin*, *Crépin* et *Crépinien*, ces derniers étant à Soissons les



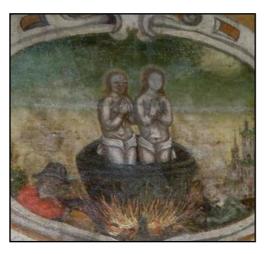
Saints Patrons de ceux qui cousent les peaux, les savetiers et les cordonniers...



Ce n'est donc pas un hasard, en tout cas pas uniquement à cause d'un jeu de mots⁵¹, si les *Saints Crespinus*

⁵¹ A cause du grec κρηπις, *krèpis* « chaussure d'homme, botte » < * *ker∋p-*, **krep-* « morceau de cuir, chaussure » que l'on retrouve dans le grec καρβατινη, *karbatinè* « chaussure en cuir », le latin *carpisculum* « chaussure, fondement », le vieil irlandais *cairem* « cordonnier », le lithuanien *kurpe* « chaussure » (J. Pokorny, *IEW.*, p. 581); l'étymologie de ce mot (racine originelle **ker-* ou *(*s*)*ker-*) est à étudier par rapport à une sémantique de protection efficace de circulation des êtres vivants et de tous les éléments de « sédentarisation » (on dit d'une maison qu'elle doit avoir un bon parapluie et de bonnes chaussures), à savoir les fixations de la construction, l'utilisation des saillies naturelles (en pointe, en « corniche », ou en forme de « corbeaux »), donc aussi une sémantique de « fondation », de « fondement de construction » avec non seulement le façonnage et la

et *Crespinianus* (photo à gauche : chapelle *Notre-Dame de Castrum Lini*, *Châteaulin*), dont les reliques furent découvertes par le « Ciseleur – *Aurum Faber* - Orfèvre » vulcanien *Elicius* – *Éloi*, étaient des « tailleurs de cuirs avec assemblage des peaux par des lacets, des lanières de *lin* (très important, car le premier évêque de Besançon s'appelle *Saint Lin* : aurait-il été lui aussi un « *Sutor* » ? !) », des « savetiers », des cordonniers à *Augusta Ouessonon* ou *Augusta*⁵²



Suessionum, Soissons⁵³. Ils ont été martyrisés, et ce n'est pas un hasard non plus, par un nommé Julien, portant même le titre de César dans la Vie de Saint Lucien de Beauvais.

Ce *Julien* succède à *Rictiovarus*, « Celui qui dévore en lacérant avec la bouche », pour la bonne raison que ce dernier s'est jeté dans le brasier qui servait à « cuire » dans un « chaudron » (photo à gauche, église *Notre-Dame de Châteaulin*), plein de poix et d'huile, les martyrs traiteurs de peau et

savetiers!

C'est ainsi que *Saints Crispinus et Crispinianus* sont martyrisés dans un « Chaudron » par *Julianus* à *Soissons*, alors que *Saint Julianus* à *Brioude* est martyrisé, à l'inverse, par *Crispinus*.

Autant dire que nous sommes en plein rappel du procédé de tannage des peaux d'animaux, poilues pour la plupart, sensibles à l'eau chaude et putrescibles, en vue d'aboutir à du « cuir » imputrescible et « glabre », cuir ensuite que le cordonnier « suture » avec des alènes ou des « Trois Clous ». Cela nous oriente au niveau de la recherche hagiographique sur le métier initial que pouvait avoir en arrivant à *Vesontio – Besançon*, le premier évêque *Saint Lin* et les premiers évangélisateurs, *Saints Ferréol* et *Ferjeux*. Que dire alors de l'évêque *Saint Claude* ?

taille des éléments de base, mais aussi le piétinement de la « terre battue » et enfoncement des pieux ou des pierres équarries.

Se A comparer avec Augusta Viromanduorum, Saint-Quentin ou Vermand : Viromandui « Ceux qui écrasent les

⁵² A comparer avec *Augusta Viromanduorum*, *Saint-Quentin* ou *Vermand*: *Viromandui* « Ceux qui écrasent les hommes » selon P.Y. Lambert, *La Langue gauloise*, p. 36, racine *menth- « fouler, écraser » ; la même racine *menth- signifie aussi « écraser avec les dents, mâcher » (Pokorny, *IEW.*, p. 732) ; l'hagiographie nous guide vers cette interprétation, car les reliques de *Saint-Quentin*, martyrisé de la même manière que *Saints Ferréol* et *Ferjeux* avec des « clous » ou des alènes de cordonnier, ont séjourné durant tout le haut moyen-âge à *Vesontio* avec construction d'une église, là où furent martyrisés les Saints fondateurs.

⁵³ Racine possible : *we-essonum et *su – essonum « Ceux qui dévorent, lacère le bon, ou la peau de porc » ; cf. latin *we-esca « nourriture » et peut-être *We-es-ontio > Vesontio.

L'on comprend ainsi pourquoi les reliques de ces deux Saints sont actuellement vénérées à *Rome* dans l'église *San Lorenzo Panis Perna* « Saint Laurent, Pain et Jambon ». *Saint Laurent*, diacre du pape *Saint Xyste* (*xustos* en grec = « peau glabre » !), fut en effet cuit lui aussi et les poils roussis, mais sur un gril ...

55

L'on comprend encore beaucoup mieux les rôles tenus par les confréries des Pénitents au moyen-âge, notamment au niveau de l'assistance auprès des pèlerins errants ou marcheurs, soumis très souvent aux maladies de peau et aux parasites de la « peau » de toutes sortes, à la lèpre, aux maladies assimilées à elle, comme celle du « Clou » ou pire aux épidémies notamment de peste, dont le bubon transperçait la peau comme un « Clou ».





Beaucoup
d' « Ordre des
Pénitents » avaient
dans leur emblème
les « Trois
Clous » ; il en était
ainsi de l'Ordre
des Pénitents Noirs

de Toulouse, actuel *musée des Augustins*, au portail explicite avec aussi la « Cordelière » ⁵⁴ :

... Dans la continuité de l'élévation, vous remarquez encore un fronton et un vase avec anse, contenant un bouquet de fleurs. Vous remarquez au passage, au centre de ce fronton, un médaillon encadré par des volutes, sur lequel sont représentés trois clous, qui font référence à la crucifixion du Christ. Deux clous pour les mains et un pour les pieds, qui donne encore plus de force à cette image de la Sainte Croix ... 55

⁵⁴ Photos: http://belcikowski.org/ladormeuseblogue3/?p=7213

⁵⁵ http://thingzleblog.blogspot.fr/2015/09/zoom-sur-le-portail-des-penitents-noirs.html

G. Chapitre VII: La « Cape » de Martin de Tours et la « Peau » de François d'Assise

56



La « Station X » du « Chemin de Croix », qui a précédé la « Station XI » « le Crucifiement de Jésus » par les « Trois Clous », que nous étudions actuellement, appelée le plus souvent « Jésus est dépouillé de ses vêtements », est particulièrement évocatrice par les symboles, amplifiés par les nombres X (« Croix de Saint André ») et XI (l'« Échelle à 11 barreaux » qui permet le « *Décrucifiement » par l'arrachage des « Trois Clous »), qu'elle a transmis à la religion chrétienne et à la « Tradition » propagée par l'hagiographie ; celle-ci a repris ces mêmes symboles, bien qu'ils n'aient pas toujours été perçus dans leur profondeur par l'Église ellemême, car de nombreuses légendes ou mythologies sont venues quelquefois les recouvrir.

Elles apparaissent dans les copies de ces Stations peintes par *Claude Antoine Beau*, le « père Beau ». Retenons, outre la « Crucifixion », symbole par la « Croix » du christianisme, symbole amplifié par les « Frères Mineurs » puis par l'« Ordre des Minimes », les faits les plus importants repris par la suite : la « Mise à nu du Corps du Christ ou Dénudation » et le « Partage des Vêtements du Christ », de sa « Tunique sans couture », alors que le Grand Prêtre a déchiré la sienne comme le « Voile du Temple ».

Ces « faits » vont être repris par deux Saints, prêchant la « *Paupertas* – Pauvreté » en donnant leurs vêtements, tout d'abord par l'« Apôtre du christianisme naissant », *Saint Martin*, troisième évêque de *Tours*, et ensuite par *Saint François d'Assise* avec son

prolongement de la « *Caritas* – Charité », par *Saint François de Paule* et de ... *Plessis-Lès-Tours*.

Saint François d'Assise est « celui qui se met nu devant tout le monde » (à droite⁵⁶) comme un Gaulois au



Domaine public: Fresques de *Giotto*, basilique d'Assise: https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Giotto_-
Legend of St Francis - -05- - Renunciation of Wordly Goods.jpg?uselang=fr

combat devant la mort ; il est celui qui se débarrasse de ses dettes et de ses « belles peaux » envers son « pater » naturel, pour s'attacher à ce nouveau Liber Pater qu'est le Christ : le manteau de l'évêque, représentant le « Liber Pater », consacrera ce nouveau « Franc » qui donnera son vêtement aux pauvres rencontrés (ci-dessus, au centre) et revêtira ce « manteau de poil » de bêtes « rustici » ou αγροι, « agroi - sauvages » et fondera, au nom de la paupertas, les « frères mineurs », des frères « Pauli » donc ⁵⁷.



Cette allusion à l'adjectif latin « paulus » est naturellement voulue d'une part parce que le ou les « manteaux » 58, déposés à terre ou sur les épaules d'un autre, sont le symbole par excellence de celui qui deviendra l'apôtre Paul, de Saul de Tarse, au moment du martyre de Saint Etienne, le Stephanos – Couronné (à gauche, église Saint-Étienne-Du-Mont, Paris), prémisse de sa conversion après l'« Aveuglement du Chemin de Damas » qui le transformera

aussi en « frère mendiant » son pardon, puis en « frère prêcheur »!



C'est aussi la «Cape» que l'on retrouve dans l'épisode du «Partage» par Saint Martin à Amiens devant la «Porte des Jumeaux» de son «Manteau» au profit d'un «Pauvre», d'un «Paulus» (Cf., à droite, la fresque de l'église Saint-Martin, à Oberwesel — district de Coblence, vallée du Rhin). Saint Martin deviendra par la suite l'évêque de Tours: ce qui peut paraître comme un hasard prendra en réalité une résonnance particulière avec l'arrivée d'un autre Saint, plus de mille ans après, non loin de là à Plessis-Lès-Tours.

Cela nous conduit ainsi en deuxième part à un autre « Pauvre tout Petit », deux siècles après Saint François d'Assise, à un autre « Saint François »; voué par ses parents à sa

⁵⁷ **Pau**lus « petit » : même racine indoeuropéenne que latin **pau**pertas et **pau**cum qui donne en français « peu » !
⁵⁸ Le « manteau » est le symbole de la pauvreté partagée depuis Saint Martin. Il deviendra celui du Tiers-Ordre, notamment quand Saint François fera remettre son manteau, sur les conseils du pape, à Sainte Elisabeth de Hongrie.

naissance au « Pauvre » d'Assise (qui presque « aveugle » s'était réfugié au couvent de *Saint-Damien* auprès de *Sainte Claire*!), puis en raison d'une tumeur à l'œil guérie, et devenu « franciscain », « *Saint François de Paule* » fondera à « *Paola* - Paule » en Calabre, avec l'argent d'un *Jacques de Tarse*...⁵⁹, un monastère d'un nouvel ordre, les « Minimes ».

Il nous faut alors largement revenir sur ce cognomen de Paulus qui devient dans la Bible un surnom puis le nom « guerrier » de Saul de Tarse et pour cause! Le surnom de Paulus rappelle celui de Lucius Aemilius Paulus, le consul vaincu et tué à la bataille de Cannes par les troupes d'Hannibal; il était de la gens Aemilia: Aemilius (grec αιμυλια, aimulia « gentillesse » ou αιμυλος, aimulos « charmeur, rusé (en parlant du renard) » signifiait « l'Affable » pour la douceur et la grâce de son langage ou le « Rusé » ; selon les Vies Parallèles de Plutarque, c'était une épithète de Mamercus, fils du roi Numa, à Rome, le « roi des dénombrements et des partages » (racine *nem-), ou de Pythagore, mais aussi un autre nom du primitif dieu Mars, dieu de la guerre et père des jumeaux fondateurs de Rome, nourris par la « Louve ; or selon une autre légende, Aemilia était un des noms donné à la mère de Romulus: elle était la fille de Lavinia, épouse « latine » d'Énée en tant que « fille du roi Latinus », mais conçue avec le dieu Mars!

L'épithète de *Mars – Marcus*, *Mamercus*, *Aemilius* est formée en réalité à partir de *Ai-meliu- <*ai- « donner, partager »⁶⁰ + mel- « amollir, adoucir par la frappe », cf. latin Aemulus; elle est équivalent au nom de la Cité gauloise des *Meldi* (« au caractère amolli, agréable » : région de *Meaux*, comme celle de la *Campania - Champagne* de *Capoue* dont les « délices » eurent raison d'Hannibal); en effet les linguistes pour la plupart relient les latins *marcus*, *marculus*, *martelus* « marteau » à *malleus*, issu de la même racine *mel- « frapper, séparer en morceaux ». C'est une épithète à la fois guerrière (*Mars*!) et pacifique (*Vénus*) de sédentarisation et d'aménagement d'après conquête.



Cet essai généalogique a son importance car nous rencontrons les origines de deux *gentes* « martiales », très influentes dans l'empire romain tant au niveau historique que mythologique et qui interfèrent dans l'évolution du christianisme, la *gens Julia* fondée par l'union du père d'Énée,

⁵⁹ A rapprocher *Jacques de Tarsia* de *Paul* (ou *Saul*) *de Tarse*!

⁶⁰ Pokorny, *IEW*., p. 10. Racine très importante qui se retrouve en grec αισα, *aisa* « part de butin » et en celtique sous la forme **ai-to-* « partie, division » qui sert à « dénombrer » les classes d'âge : vieil irlandais *aes* « Âge, les Gens ». C'est une équivalence remarquable de la racine **nem-* « donner, prendre » qui donnera aussi bien des mots de « numération » pythagoricienne d'où le nom de *Numa*, de répartitions des terres νομος, *nomos* « prairie, pâturage » en grec, des emplacements « délimités » des *nemeton* et des *nemora* « bois sacrés », etc...(J. Pokorny, *IEW.*, pp. 763-764).

Anchise, avec la déesse de l'amour fécond, née sur la plage de Chypre (à gauche, ci-dessus)⁶¹,

Aphrodite – Vénus (symbole: la colombe) et la gens Aemilia fondée par l'union du dieu de la guerre et amant d'Aphrodite -Vénus, le dieu Arès – Mars (symbole primitif : la louve), le « dieu à la lance » par excellence (à droite, à Alise-Sainte-Reine⁶²). Il va sans dire que les autres symboles d'accompagnement du dieu de la guerre ne manquent pas et nous allons les voir réapparaître périodiquement, notamment le « Glaive » et surtout la « Lance », et autres Pila (pluriel de pilum en latin) « Javelots »! C'est bien ce mot Pilum qui conduira à Pilatus Pontius, « Ponce Pilate », ce mot équivalent pour le sens au germanique Frankon « Lance », aux épithètes de « François » !



Ce qui paraît comme un simple intervention divine, dans un « Aveuglement », comme celui de Saint Paul sur un Chemin de Damas⁶³, devient alors, par la linguistique appliquée, « Révélation - Conversion » avec le recouvrement de la « Vue » ou de la « Foi », rejoignant ainsi la symbolique baptismale de François de Paule et surtout celle du prénom François, si lié initialement à la « frankon – lance » et donné au futur roi de France, le « Roi guerrier » par excellence au lendemain de *Marignan* et de la présence victorieuses des « lanciers » français!



En effet, Saint François de Paule, venu au chevet

de Louis XI pour le convertir et le préparer à la mort en 1482, ayant vécu en France jusqu'à sa mort à 91 ans, un Vendredi-Saint, le 2 avril 1507, avait prédit à Louise de Savoie, épouse de Charles d'Angoulême, par ailleurs descendante des Visconti d'Italie, qu'elle accoucherait d'un enfant qui deviendrait « Roi de France », ce qui arriva à la mort de Louis XII en 1515, qui n'avait pas de descendance mâle ; à la naissance de l'enfant, il reçut donc au moment de son baptême, le prénom de François, lui qui allait imposer plus tard par l'ordonnance de Villers-

⁶¹ Botticelli, *la Naissance de Vénus* (domaine public) : https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Naissance_de_Vénus_(Botticelli)#/media/File:Sandro_Botticelli_-La nascita di Venere - Google Art Project - edited jpg

Photo extraite de J.J. Hatt, Mythes et Dieux de la Gaule, p. 175, édition Picard, Paris 1989.

⁶³ A droite: Le Caravage, « La Conversion de Saint Paul sur le Chemin de Damas », Chapel Cerasi, Rome, public: https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Caravaggio-Domaine The Conversion on the Way to Damascus.jpg?uselang=fr

Cotterêts, en 1539, le « Français » comme langue officielle, et dans la rédaction des actes administratifs.

Y compris dans la rédaction des registres paroissiaux du « baptême » ! Sacrement chrétien qui devint ainsi le symbole d'une véritable appartenance à la « Nation » et au « Royaume des Francs » centralisateur, qui par ailleurs avaient tant vénéré le premier fédérateur par le christianisme qu'était *Saint Martin* avec sa « Cape » (à gauche, ci-dessous,







église de *Peyriac*, détail), ceci au détriment des patois, des parlers locaux, y compris dans les pays de « langue d'oc » ...

Il est remarquable en effet que cette symbolique du dépôt de vêtements, du don ou partage en association avec les prénoms, se soit retrouvée dans divers sites religieux par exemple en *Languedoc* dans l'église de *Peyriac-de-Mer*, dans l'*Aude*, où, au pied de la Croix (à gauche), se trouvent en orant, *Saint Paul*, premier évêque de *Colonia Claudia Julia Paterna Narbo Martius - Narbonne* et *Saint Martin*, premier évêque de *Tours*, alors que, dans cette même église, un culte,

avec le soleil rayonnant autour du nom « *Caritas* », était voué à *Saint François de Paule*, venu séjourner et mourir chez les « Francs » de *Plessis-Lez-Tours* (ci-dessus à droite).

Ces descendants des *Francs* Mérovingiens avaient succédé aux Gaulois *Turons* « Ceux qui sont implantés puissamment », dont la racine 64 du nom $^*(s)teu-r-$ « dresser, planter, instaurer, s'implanter, planter des palissades, des pieux, des Croix » pourrait bien être parente de celle qui a conduit au grec *Stauros* « Croix » souligné par le « Tau-T ».



Ces deux peintures (ci-dessus) du XVII^e siècle sont à elles seules une énigme religieuse : en donnant un sens aux moindres détails, elles sont en réalité les



représentations merveilleuses, dominées par le nombre « Trois » omniprésent, de ce qu'a été le « Tiers – Ordre » des *Saints François*, à commencer par son *signum*, les « Deux Bras « rouge - sang » croisés en forme de « X », de « Croix de Saint-André » par *Saint Paul*, la « Cape - Chape » de *Saint Martin*, et les « Stigmates » des « Trois Clous », figurés aux mains



des deux *Saints Paul* et *Martin* sous la forme de pierres précieuses « sanguines », des « béryls », symboles d'humilité.

Nous noterons de plus que l'allusion à la « cape – chape » de *Saint Martin*, portée et partagée par le soldat romain d'*Amiens* ou portée par le même devenu évêque de *Tours*, nous rappelle la peinture de la *Station XI* du *Chemin de Croix* copiée ou peinte par *Claude – Antoine Beau*; en effet apparaît nettement (extrait à gauche), dominant le « Crucifiement » avec les « Clous », un

« Cavalier » Romain, revêtu de la « Cape Rouge » du Centurion.

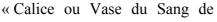
⁶⁴ Complémentaire de *teur- « gonfler », racine primitive *(s)teu- « être, mettre debout, dresser » : J. Pokorny, *Indo-Europanische Etymologische Wörterbuch*, p. 1004, sqq., et p. 1009, abréviation *IEW*. Berne, 1956.

Comme par hasard donc, ce sera le porteur d'un ancien nom mérovingien évolué, *Hlodovicus, un Clovis, un Louis de « France », Louis XI (portant le nombre de la station du « Crucifiement »), qui fera appel à François de Paule, pour mourir saintement, et ceci dans la demeure royale de Plessis-Lez-Tours 65, au pays de Saint Martin vénéré par les « Mérovingiens », dont le manteau partagé, la « Cape », sera le symbole des « Capétiens » 66 avant de conduire à un lieu de dévotion pour l'ermite que sera la Capella « Chapelle ». Dès lors les « rois de France » se tourneront à nouveau vers l'Italie! Mais Saint François restera en « France » et assistera et Charles VIII et Louis XII, rois qui séjourneront très souvent au château : c'est là que fut décidé, aux États Généraux de 1506, le mariage entre la fille de Louis XII, Claude de France avec François d'Angoulême, le futur François 1er.

Et c'est là que l'histoire arrive à se confondre avec le mythe quand par exemple le roi de France et des « Francs », *Louis XII*, qui a subi l'influence de *Saint François de Paule*, comme ses ancêtres, oblige son épouse *Anne de Bretagne* à accepter le mariage entre sa fille *Claude de France* (la « Reine-Claude » boiteuse effectivement), avec son cousin et successeur en 1515, *François I^{er}*, lui-même au prénom prédestiné (germanique *frankon* « lance »).

Dans ce même cycle, retenons la légende de *Joseph d'Arimathie* (sa fête est au même jour que la *Saint Patrick*, le 17 mars, deux jours après celle de *Saint Longin*, deux jours avant celle de *Saint Joseph*, le père de *Jésus*!), apportant en Bretagne insulaire avec le *Graal*









⁶⁵ Étrange : la collégiale fut dédiée à *Saint-Jean l'Évangéliste*, le disciple de la « Croix », et la paroisse et le couvent à *Saint Mathias*, le XII^e apôtre en remplacement de *Judas*.

^{66 « ...} L'époque mérovingienne est véritablement l'âge d'or du culte de Saint Martin. Au temps de Grégoire de Tours, il est l'unique patron de la France. Son prestige concurrence presque celui du Christ. La chape de saint Martin était un puissant porte-bonheur dans les combats, et les premiers Capétiens s'honorèrent du titre d'abbé de Saint-Martin de Tours, si bien que dom Brial a pu se demander si le nom de Capet ne viendrait pas de cappatus, « chapé », allusion à la chape du saint... » (RPs. Béns. de Paris, VS., tome XI, p. 342). La référence à Saint Martin est donc systématique à l'époque des « Francs », des Carolingiens, puis des « Français Capétiens »... Une légende souligne l'importance de Tours et donc de Saint Martin pour les Capétiens : lors du siège de Tours par le comte Adalbert de Périgord qui refusait de le lever, Hugues Capet, fils d'Hugues le Grand comes Parisii, très contesté par ceux-là mêmes qui l'avaient choisi comme roi, lui adressa un message : « Qui t'a fait comte ? », Adalbert lui répondit : « Qui t'a fait roi ? ».

63

Jésus », la « Sainte Lance ». Ce dernier ensemble est très bien établi dans la peinture de la « Déploration » par *le Bronzino*, dont la copie magnifique, en 1572, par *Dargent*, se trouve dans la chapelle des *Granvelle*, à l'église d'Ornans (détails ci-dessus : au centre, la « Lance » est tenue près du *titulus*, par un *chérubin – putto* (?), en « Croix de Saint-André » avec le roseau pointant l'éponge de vinaigre).

Des remarques concernant la peinture originale⁶⁷ qui peuvent ouvrir cependant d'autres pistes de recherches :

L'œuvre était destinée comme retable à la chapelle de l'épouse de *Cosme 1^{er} de Médicis*, Éléonore de Tolède, au Palazzo Vecchio de Florence; elle fut offerte à Nicolas de Granvelle en 1545 et, à sa mort, placée dans sa chapelle funéraire des Carmes à Besançon. Pourquoi ce don? Les motifs invoqués suffisent-ils? Qu'en était-il des relations Espagne – Italie – France? Déjà c'était le pape Sixte IV, qui, avec le royaume de Naples, avait fait pression sur Saint François de Paule pour qu'il aille en France et qu'il établisse des liens qu'il saura maintenir entre l'Italie et la France durant son long séjour, sous Louis XI, Charles VIII et Louis XII.



Nous découvrons alors qu'il existait aussi des liens des *Médicis* avec le Royaume de France, notamment au début et à la fin du XVI^e siècle. C'est le pape *Léon X* qui canonise, le 12 mai 1519, *Saint François de Paule*. Nous avons cité précédemment (note 38) le rôle de *Jean de Médicis*, fils de *Laurent le Magnifique*, devenu le pape *Léon X* et son soutien à *Marignan* à *François I^{er}*; son cousin le pape *Clément VII*, neveu de *Laurent le Magnifique*, à la suite de la bataille de *Pavie*, à son tour soutiendra *François I^{er}*, (ligue de Cognac), avant d'être vaincu par les sbires de *Charles-Quint* qui pilleront Rome.

A partir de là, Clément VII bascule ses alliances et soutiendra *Charles-Quint* qui rétablit ainsi les *Médicis* à Florence ; le pape le couronnera « empereur » le 24 février1530

^{67 «} Déploration sur le Christ mort ». Musée des Beaux-Arts de Besançon, domaine public : http://missiontice.ac-besancon.fr/hg/spip/spip.php?article287 2012-02-19 https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Déploration_sur_le_Christ_mort#/media/File:Déploration_sur_le_Christ_mort (Bronzino).jpg

à *Bologne*, 5 ans, jour pour jour, après la bataille de *Pavie*, deux jours après la fête de la « Chaire de Saint-Pierre » (= cathedra « trône apostolique »), rappelant ainsi la victoire de *Charlemagne* sur les *Lombards* dont *Pavie* était la capitale, victoire qui provoqua son couronnement à Rome par le pape *Léon III*, le 25 décembre 800 ...

C'est là que naît possiblement cet estime de Cosme de Médicis pour le Comté de Bourgogne, car si François I^{er} a été vaincu le 24 février 1525, c'est grâce à des



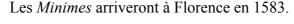
gentilshommes comtois : nous en référons à nouveau, page 40, à la note 38 :

... Ironie de l'histoire ou mythe, les Minimes, fondés par Saint François de Paule, à l'origine du prénom royal de François, s'installent au « Verger d'Andelot » (à gauche⁶⁸), du nom du chevalier qui, avec Étienne de Grospain, fit prisonnier à Pavie François 1^{er}, le célèbre vainqueur de Marignan : cf. p. 17 : « ... François



I^{er} laissera appeler sa victoire guerrière de Marignan, les jours de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, les 13-14 septembre 1515 (13 > 14 > 15!),
les ou la « Journée Sainte-Croix » et le pape Léon X, un Médicis,
reconnaissant en François I^{er}, un nouveau sauveur de type Constantin ou Héraclius, lui offrira une relique de la « Vraie Croix »...

Et c'est dans le dallage, à l'entrée, côté sud, de ce monastère des *Minimes* d'Ornans construit à partir de 1605, que nous avons découvert une pierre tombale du XV^e siècle qui a dû servir de pierre de fondation sur laquelle est sculptée une Croix – Calvaire avec, bien mis en évidence, les « Trois Clous »! En 1605, La Franche-Comté est encore espagnole!





Soulignons le fait que dans la règle et dans le calendrier liturgique de l'Ordre des Minimes, y compris du Tiers-Ordre, Le « Bon Homme » *Saint François de Paule* qui est toujours resté en France ce qu'il était à *Paule*, un « Ermite », fait apparaître un culte particulier à *Saint Jérôme* ermite en Palestine, *Saint Paul* et *Saint Antoine* (à gauche, vitrail de l'église de *Scey-en-Varais* - 25), ermites en Thébaïde : ce dernier sera pris comme prénom par *Nicolas de Granvelle*

⁶⁸ Photo Est Républicain, 04-08-12 : parc de la Visitation.

pour son fils le futur Cardinal ; celui-ci ne négligera jamais de le faire apparaître dans son environnement iconographique, par exemple, sous le *Château Saint-Denis*, dont *Nicolas* était en 1550 le châtelain, à *Scey-en-Varais* ; l'abbé, en protecteur, au pied du Calvaire, présente au Christ « Crucifié » (copie d'un grand maître de l'époque ?) Le Cardinal (prend la place de *Saint Jean* ?) en présence de *Marie* « Mère » en pleurs.



Le culte de l'abbé *Antoine* sera d'ailleurs maintenu dans cette église par sa présence dans un vitrail ; ce vitrail côtoie le dernier empereur du *Saint*-





Empire Romain Germanique « othonien », couronné par le pape Benoît VIII, (comme le sera, à Bologne, par le Médicis Clément VII, Charles Quint), Saint Henri (973-1024); époux de la « Chaste » Sainte Cunégonde, chaste lui-même, il est donc représenté avec une « fleur de lis » à la place de l'épée tenue, comme une sorte de Saint Joseph. Nous découvrons ainsi dans cette église de Scey-en-Varais, une explication supplémentaire du

lien entre les *Médicis* et les *Granvelle* ...

Nous noterons le positionnement des mains du Cardinal orant : elle sont jointes comme celles de la



« Foi » (cf. *Notre-Dame de Sainte-Foi*, à *Mouthier-Hautepierre* – 25, ci-dessus, à droite).





Alors que la Femme accablé (à droite), à priori la

Vierge-Marie, (à comparer avec les Saintes Femmes en pleurs dans la « Déploration » du Bronzino, en habit de la Clarisse, Sainte Colette?), reprenant l'iconographie de Sainte Madeleine en pleurs (mais celle-ci a toujours les cheveux épars), tient ses mains sur son



gauche).

« sein - ventre » avec un mouchoir, sous la forme d'une « Croix de Saint-André » : celle-ci rappelle l'« Espérance » ou la « Charité », vertus théologales aux gestes bien visibles dans le groupe des vertus - filles de *Sainte-Sophie*, de l'église *Saint-Trophime* d'*Eschau* -67 (ci-dessus) ou le « signe » du *Tiers-Ordre de Saint-François*, lié à la Crucifixion, comme nous l'avons vu sur le tableau de Peyriac-de-Mer, avec *Saint Paul Serge* (à

Quant à la chapelle d'Éléonore :

Éléonore de Tolède, fille du vice-roi de Naples, Don Alvarez, est née en 1522 (morte en décembre 1562), en Espagne, à Alba de Tormes, siège du duché d'Albe, là où mourra le 4 octobre 1582, le jour de la fête de Saint François d'Assise, la « Grande » Sainte Thérèse d'Avila, dans un monastère de « Carmélites » qu'elle a fondé en 1571, ne parvenant pas à rentrer à son couvent de Saint-Joseph d'Avila.

Cosme 1^{er} en épousant Éléonore se rapproche beaucoup de Charles-Quint.

Éléonore qui a beaucoup d'emprise sur son époux, est au Palazzo Vecchio, un grand mécène qui protège le Bronzino et Pontormo et enrichit ainsi les collections des Médicis.

Mariée le 14 mai 1539, elle eut de nombreux enfants, en premier Marie de Médicis qui meurt prématurément puis *François I^{er} de Médicis*, né le 25 mars 1541, féru d'ésotérisme qui succédera à son père et deviendra Grand-Duc de Toscane et surtout le grand-père de Marie de Médicis, épouse d'Henri IV.

Éléonore, morte à Pise, sera inhumée en la basilique *Saint-Laurent de Florence*. Le grand-Duc *François Ier* est donc resté célèbre par :

... Le Studiolo est le cabinet de travail que François Ier de Médicis se réservait dans les appartements du Palazzo Vecchio, une pièce qui communique avec le Salon des Cinq-Cents, entièrement couverte de boiseries décorées de peintures.

L'ouverture de ces panneaux révèle des armoires, une lucarne et une porte qui permet d'accéder à deux chambres secrètes dites « du Trésor ». Le grand-duc de Toscane s'y isolait pour ses recherches alchimiques et scientifiques et les peintures qui le décorent sont autant dédiées aux thèmes des activités humaines qu'aux mythes liés au monde occulte ; il présente une symbolique ésotérique des quatre Éléments, de l'Art et de la Nature, du Temps et de l'Homme et c'était autant un atelier, qu'un laboratoire qui comprenaient une collection d'objets précieux.⁶⁹

Notons aussi pour comprendre les enjeux et alliances :

... Laurent II de Médicis (né le 12 septembre 1492 à Florence – mort le 14 mai 1519 est le fils de Pierre II de Médicis et le père d'Alexandre le Maure et de Catherine de Médicis ...

Grâce au soutien de son oncle, le pape Léon X, Laurent obtient en 1516 l'investiture du duché d'Urbino ...

Le mariage de Laurent avec Madeleine de la Tour d'Auvergne (1498-1519), cousine du roi François 1er, avait un but diplomatique : l'alliance de la famille Médicis et de la famille royale de France contre le Saint-Empire romain germanique.

De leur union est issu un seul enfant, Catherine de Médicis (1519-1589) reine de France par mariage (1547-1559) avec le roi Henri II, et mère des rois François II, Charles IX et d'Henri III. Elle gouverna la France en tant que reine-mère et fut régente de France de 1560 à 1564.

Par conséquent, Laurent II de Médicis est le grand-père maternel de trois rois de France ... 70

 ⁶⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Studiolo_de_François_Ier
 70 https://fr.wikipedia.org/wiki/Laurent_II_de_Médicis